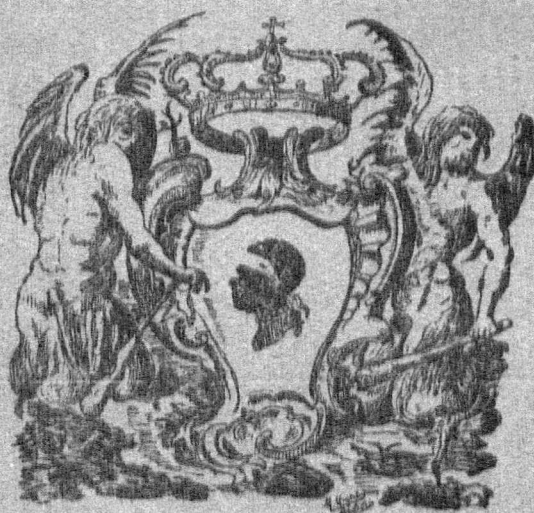


# REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



## SOMMAIRE

Pages

ABBATUCCI (SÉVERIN). <i>Un drame judiciaire en Corse au temps de Marbeuf</i> .....	133
DOM GAI (O.-S.-B.) <i>Réflexions sur la langue Corse</i> .....	143
GIOVONI (CARULU). <i>Egloga quarta</i> .....	151
QUILICHINI (J.-B.) <i>L'agonie d'une vendetta</i> .....	154
AMBROSI-R. (AMBROISE). <i>Excursion géologique en Corse</i> .....	169
X... <i>La Corse, département riche I</i> .....	176

Bibliographie et Nouvelles

# VIENT DE PARAÎTRE

---

**CONFERENCE SUR SAMPIERO CORSO ET SES DESCENDANTS LES MARECHAUX D'ORNANO** (d'après les derniers documents parus), faite à Paris le 1<sup>er</sup> mars 1936 par M. le professeur **AMBROSI**, sous la présidence du Médecin-Général Emily.

Brochure in-8°. Prix : Cinq francs, éditée par la Fraternelle du Niolu, 43 bis, rue de Babylone, Paris (VII<sup>e</sup>). On peut aussi la demander à la Revue de la Corse : franco 5 fr. 75.



---

## ABONNEMENTS

20 francs pour la France et les Colonies.

25 francs pour l'étranger.

---

## DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VI<sup>e</sup>)

COMPTE POSTAL: Paris 813.42 — TÉLÉP. Danton 34-25

# REVUE DE LA CORSE

## ANCIENNE ET MODERNE

---

### Un drame judiciaire en Corse sous le gouvernement du Comte de Marbeuf

---

Il y a quelques années, une aimable personne a bien voulu me communiquer la copie d'une lettre datée du 16 juillet 1779 et adressée par M. Massessi, officier au Royal-Corse, en garnison à Dinan, à son père, membre du Conseil Supérieur de la Corse. Elle se rapporte à « l'affaire Abbattucci » qui eut à cette époque un si grand retentissement dans les Annales de la vie insulaire (1). Elle est écrite en italien et nous en donnons ci-dessous la traduction dans ses parties essentielles.

« Très cher père,

Je vous dirai par la présente toute l'émotion soulevée par la sentence rendue contre Abbattucci connu de tout le monde. Elle a été trouvée un peu forte, non pas tant pour le personnage lui-même que pour son grade de lieutenant-colonel. La famille n'a ici aucun représentant, ni amis parmi les officiers d'au delà des monts et, y en eut-il, qu'il leur serait difficile de se venger à la mode corse, sans s'exposer aux mêmes représailles.

Mais je crains, en ce qui vous concerne, la vengeance des partisans des Abbattucci et je voudrais être assuré que vous êtes à l'abri, car bien que loin de vous, je connais votre manière d'envisager le danger. C'est pour cela que je vous supplie de vous priver du plaisir d'aller à la vigne et à la promenade en dehors des portes et même de tra-

---

(1) Voir les « **Etudes historiques** » de A. Chuquet : « **L'Affaire Abbattucci** » ; Fontemoyng, éditeur.

verser la ville sans être accompagné ; un malheur est vite arrivé. Ne manquez pas aussi de regagner votre domicile avant la tombée du jour, car il est situé dans un mauvais endroit (*gattivo luogo*).

Lorsque vous aurez pris ces précautions, je serai plus tranquille sur votre compte et sur le mien. Ne manquez pas aussi de me donner de vos nouvelles tous les quinze jours, au lieu de tous les mois comme vous en avez l'habitude. »

Dinan, le 16 juillet 1779.

Signé : MASSESSI.

\*  
\* \*

En 1778, toute la piève de Talavu était en émoi, à la suite d'un assassinat commis par les frères Biaggi, avec la complicité d'un homme de sac et de corde, le meunier Sanvito Lanfranchi du village de Guitera.

Chargé de procéder à une enquête sur les lieux par le maréchal de camp du Rosel de Beaumanoir, gouverneur d'Ajaccio, Jacques-Pierre Abbattucci, de Zicavu, lieutenant-colonel au régiment provincial et député de la noblesse d'Au delà des Monts, n'eut pas de peine à prouver la culpabilité des accusés. Deux témoins, Dominique Agostini et Antoine Macconi, de Guitera, déclarèrent que Sanvito avait protégé et nourri un des bandits et qu'il avait offert à des paysans des armes pour assassiner Abbattucci, renseignements confirmés par Guillaume Tasso, soldat au Régiment provincial.

Devant ces signes de certitude, les frères Biaggi furent appréhendés au corps et conduits sous escorte à la citadelle d'Ajaccio. Dans sa bonne foi, le lieutenant-colonel était loin de se douter qu'il allait devenir bientôt lui-même victime d'une odieuse machination ourdie par Sanvito et son oncle, Sampiero Lanfranchi, curé de Guitera, avec



la coupable complaisance du Comte de Marbeuf, gouverneur de l'île.

\*  
\*\*

J.-P. Abbattucci était, selon Pommereul, « le seul Corse digne et capable d'être le rival de Paoli ». Marbeuf lui accordait de « l'esprit et du crédit », mais il avait pris ombage de sa popularité. Il se souvenait que pendant la guerre de l'Indépendance, Abbattucci avait combattu à côté de Paoli et il était persuadé que sa disparition de la scène publique serait un bon débarras pour lui et le roi de France.

Assuré de cette partialité bienveillante, le curé de Guitera entreprit le siège des témoins, avec lesquels il eut toute liberté pour communiquer et quelques jours après, on apprenait avec stupéfaction que non seulement Dominique Agostini et Antoine Macconi étaient revenus sur leur première déposition, mais encore qu'ils accusaient Guillaume Tasso de les avoir subornés !

C'est dans ces conditions que le tribunal d'Ajaccio, saisi de l'affaire, rendit sa sentence le 19 août 1778 : Sanvito hors de cause ; trois jours de carcan à Dominique pour faux témoignage ; six ans de galère à Guillaume pour l'avoir suborné. Quant à Antoine, il n'était condamné qu'à la peine légère du spectacle du châtimement.

Appel de la sentence ayant été porté devant le Conseil supérieur de la Corse, ce dernier prescrivit une plus ample information par les conseillers Riberderie et Roussel. C'est ici que nous surprenons Marbeuf en flagrant délit de mauvaise foi. Suspectant l'impartialité de Riberderie et de Roussel, il les fit remplacer par Massessi et Baudin. « Ce dernier était à la dévotion de Marbeuf, quant à Massessi, il ne respirait que vengeance contre Abbattucci : son fils avait, durant la guerre de l'Indépendance, subi le dernier supplice à Corte pour avoir tenté d'empoisonner

Paoli, et Massessi accusait Abbatucci, d'ailleurs à tort, d'avoir eu part au jugement qui condamnait son enfant à la mort. »

Le dernier témoin, Guillaume Tasso, favorable au lieutenant-colonel, fut livré à Sanvito et à ses émissaires.

Traqué par la persécution et dans l'espoir d'obtenir dans sa captivité une part des adoucissements que l'on prodiguait aux deux parjures, Antoine et Dominique, maintenus en prison, il finit par déclarer que, sur l'ordre de son chef, il avait engagé ces derniers à déposer contre Sanvito.

Marbeuf tenait enfin sa preuve décisive, et désormais l'injustice allait suivre son cours. Le 7 juin 1779, le Conseil supérieur de la Corse rendait un arrêt par lequel Jacques-Pierre Abbatucci était condamné à 9 ans de galères et à la marque pour subornation de témoins.

Le Conseil se composait d'un premier et d'un second président et de dix conseillers : six Français et quatre Corses. Sept membres prirent part au jugement et quatre d'entre eux, trois Français et Massessi prononcèrent la décision fatale. Les trois autres, François Marie Stefanini, Louis Belgodere de Bagnaja, Pierre Boccheciampe d'Oletta combattirent énergiquement l'arrêt. « Qui aurait pu penser, s'écria Abbatucci, que le jugement aurait ce degré d'atrocité ? L'enfer déchaîné contre un innocent n'aurait pu rendre un plus effroyable jugement ! »

En vain, le condamné demanda à être entendu pour apporter la preuve de son innocence, en vain une députation des Etats, alors réunis à Ajaccio, se rendit à la Chambre du Conseil Supérieur pour obtenir de surseoir à l'exécution de la peine, en vain les députés, accompagnés du greffier Laurent Giubega, allèrent implorer la clémence du gouverneur, Marbeuf les congédia d'un geste sec et impatient, en répondant que l'affaire ne le regardait pas. Ils sollicitèrent une dernière faveur : c'est que le sieur Abbatucci, comme gentilhomme et tenant à une famille

distinguée, fût condamné à avoir la tête tranchée au lieu d'être marqué par l'exécuteur de Haute-Justice (2). Elle leur fut encore refusée. Un cousin germain du lieutenant-colonel, Antoine-François Abbattucci, qui avait osé prendre sa défense, fut à son tour banni pour six ans !

Cette sentence inique souleva dans l'île entière une vague de tristesse et de consternation. A. Chuquet raconte qu'à Bastia la ville prit le deuil, que l'assemblée des Etats suspendit ses séances et que, partout où devait passer le cortège, les boutiques et les fenêtres furent fermées. Le bourreau lui-même ne fit que le simulacre de la marque et à un Français, membre du Conseil Supérieur, qui lui reprochait de ne point faire son métier, il répondit en lui tendant le fer rouge : « Faites-le à ma place ! »

Impuissant et la rage au cœur, Abbattucci dut s'embarquer pour aller à Toulon ramer sur les galères du Roi. Durant sa captivité, il ne cessa de protester de son innocence. Dans un mémoire pathétique (3) il apportait les preuves convaincantes du complot dont il avait été victime. Mais la haine de Marbeuf était tenace. Il laissa les événements s'accomplir.

\*  
\* \*

C'est en vain que le frère du condamné essaya de faire adoucir la condamnation et d'intéresser à l'affaire le Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, le comte de Vergennes, pour qu'il agisse auprès du Secrétaire à la Marine, Sartine, de qui dépendait le bagne de Toulon. La lettre suivante (4) dudit Sartine montrera que la tentative fut inutile et que tout au contraire la surveillance

---

(2) **Mémoire à consulter et consultation**, de M. de Abbattucci, gentilhomme Corse et ancien lieutenant-colonel ; (Paris, Imp. Demonville, 1786).

(3) Loc. cit.

exercée sur le prisonnier augmenta, qu'il fut même mis au secret.

Versailles, le 3 septembre 1779.

J'ai l'honneur de vous communiquer, Monsieur, la lettre que M. le marquis de Saint-Aignan m'a écrite en m'en adressant une qui lui a été remise par le frère du sieur Abbattucci comme venant de M. le marquis de Vergennes.

Vous verrez dans celle de M. le marquis de Saint-Aignan (5) que la très forte recommandation qui lui est faite en faveur du Cy-devant officier corse l'a d'autant plus surpris que, d'après ce que vous m'avez bien voulu m'en marquer, j'ai donné les ordres les plus précis pour que le sieur Abbattucci soit gardé à vue, jour et nuit, et si exactement qu'il ne puisse s'évader, ni faire passer de lettres dans son pays.

Ces ordres qui sont exécutés avec la plus grande attention engagent M. le marquis de Saint-Aignan à suspecter la lettre qui lui a été remise et à me demander sur cela des éclaircissements. Vous voudrez bien me mettre en état de les lui donner, en me renvoyant les deux lettres ci-jointes (6) et me faire part de ce que vous estimez que je dois lui répondre au sujet des adoucissements demandés dans la peine à laquelle le sieur Abbattucci est condamné.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus parfait attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

A cette lettre était joint le mémoire écrit par le frère d'Abbattucci :

### MÉMOIRE (7)

« Le sieur Jacques-Pierre Abbattucci, gentilhomme corse, lieutenant collonel (*sic*) dans le régiment provincial de Corse et un des nobles députés pour la province d'Ajaccio, a été condamné le 8 juin dernier par le

---

(4) Ministère des A. E., **Mémoires et documents**, vol. 1539, folio 48.

(5) Gouverneur de la prison de Toulon.

(6) La lettre et le mémoire écrits par le frère d'Abbattucci.

(7) Ce mémoire des A. E. **Mémoires et documents**, vol. 1539, folio 49, était joint à une lettre non signée de M. de Sartine, du 3 septembre 1779 à M. de Vergennes. (Note en tête du document).



Conseil Supérieur de Corse, à neuf annés (*sic*) de galère comme coupable de subordination de témoins.

« Il paraît que dans toute la procédure, il n'y a d'autres preuves contre lui que la déposition de deux témoins qui accusent le sieur Abbatucci de les avoir subornés et engagés à charger faussement le sieur Sanvito Lanfranchi de Guidera.

« Cependant ces deux témoins sont mineurs, l'un et l'autre par conséquent incapable (*sic*) d'établir une preuve complète, et encore moins recevable après avoir été (*sic*) dans la même prison avec le sieur Sanvito, où celui-ci peut avoir eu en tout le tems (*sic*) et toute la facilité pour les gagner à son avantage : et enfin ce ne sont que deux témoins qui se rétractent vis-à-vis de sept autres plus dignes de foy, qui existent dans la procédure.

« Aussitôt que les Etats de la Corse aprirent (*sic*) la nouvelle de ces....., marquèrent tant de surprise et de consternation que le premier du même mois de juin une députation fut envoyée de leur part au Conseil supérieur pour obtenir un délai à l'exécution d'une sentence infamante contre un homme estimable pour sa qualité et son mérite. Les termes et les expressions qu'ont employé (*sic*) les Etats de Corse à cette occasion ne peuvent pas être plus honorables pour le sieur Abbatucci, mais toute démarche a été inutile, il a été aux galères à Toulon, peine cruelle qui ne tombe pas seulement sur sa personne mais apporte le coup mortel à ses parens (*sic*) et à sa postérité.

« Les membres du Conseil supérieur de Corse sont onze. Les voix pour la condamnation furent données par cinque (*sic*), quatre opinèrent pour l'absolution et le onzième fut exclu pour avoir manqué de se trouver à une des assemblées sur la procédure en question. »

\*  
\*\*

Il est certain que Vergennes dut se désintéresser du

malheureux Abbattucci, car le sort de ce dernier ne fut ni amélioré, ni changé. C'est peut-être à cause de la surveillance rigoureuse exercée sur lui, peut-être aussi parce que son innocence lui laissait l'espoir d'une libération légale, que, quelques jours plus tard, il ne participait pas à l'évasion collective d'une vingtaine de Corses, enfermés dans la grosse tour de Toulon et qui avaient été condamnés soit pour avoir fait la guerre aux Français en 1768-1769, soit pour avoir participé à la conspiration d'Oletta, si durement réprimée par le . Ils avaient donc déjà dix ans de captivité. Après le succès de l'évasion, ils se réfugièrent à Gênes, où ils se mirent au service de l'Angleterre, toujours prête à recruter des soldats. Ils demandèrent à être envoyés à Port-Mahon (Minorque), garnison familière aux soldats corses, non en Amérique, où se déroulaient alors les événements de la guerre d'indépendance des treize colonies anglaises révoltées contre leur métropole. Le plus énergique des évadés, un certain Fiori, considéré par le ministre français comme « le plus grand des coquins » alla même jusqu'en Sardaigne et en Toscane pour remplir les fonctions de recruteur, au profit des Anglais. Il devait d'ailleurs être arrêté par les autorités sardes, tant son activité parut insolente. (Nous donnons en appendice, d'après les Archives de nos Affaires étrangères, la liste de dix-huit de ces évadés).



Ce ne fut que le 28 mai 1782 que l'innocence d'Abbattucci fut reconnue par le Conseil du roi, sur la requête de maître Damours et le rapport d'Huet d'Ambrun. Sur ces entrefaites, le chef de la Sénéchaussée d'Aix, Lange de Suffren, était appelé à recueillir la rétractation solennelle d'un des faux témoins, Dominique Agostini, le jour où « la mort entre les dents », il demanda à être

entendu en confession par un capucin. L'heure de la réparation fatale avait enfin sonné !

Le curé de Guitera, Sampiero Lanfranchi, convaincu du crime de subornation de témoins, était condamné par le lieutenant-criminel d'Aix à être mené, tête et pieds nus, la hart au col, un flambeau de cire jaune à la main, par les rues et carrefours d'Aix jusqu'à la place du Boulevard pour y être pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mais l'exécution n'eut lieu qu'en effigie.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1787, Louis XVI réintérait Abbattucci dans son grade de lieutenant-colonel avec 2.400 livres d'appointements annuels et une gratification de 20.000 livres. En 1789, il reçut la croix de Saint-Louis et en 1791 le grade de maréchal de camp.

Loyalement rallié à la cause française, il prit part, comme général de brigade, à la défense de Calvi, assiégé par la flotte anglaise. Son fils, Séverin, fut blessé à côté de lui et c'est aussi dans cette affaire que Nelson perdit un œil.

Général de division sous le Directoire, il servit à l'armée d'Italie avec Bonaparte. Mais son âge — il avait plus de 70 ans — ne lui permettant pas de continuer un service actif, il se retira sur les conseils de son illustre compatriote à Zicavu, où il mourut à 90 ans.

Il avait eu quatre fils :

Charles, général de division à 25 ans, tué à Huningue.

Séverin, lieutenant d'artillerie à 19 ans, tué au siège de Toulon.

Antoine-Dominique, chef d'escadron, qui périt à l'âge de 23 ans à l'armée d'Egypte.

Pascal, consul général à Trieste au temps du roi Murat et chevalier d'honneur du roi Jérôme de Westphalie.

\*  
\*\*

Après ce que l'on vient de lire, on conçoit que la

famille Abbattucci n'ait pas porté dans son cœur le conseiller Massessi, un des principaux acteurs du drame judiciaire, et combien son fils avait raison de lui conseiller la prudence à une époque où la loi des représailles était admise sans discussion par les mœurs insulaires.

Médecin-Colonel Séverin ABBATUCCI.

#### APPENDICE

##### ETAT DES PRISONNIERS CORSES

évadés de la grosse tour de Toulon  
dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 d'octobre 1779

<i>Nom de famille</i>	<i>Leur pays</i>	<i>Leur piève</i>
Domenico Gambarelli	Bastelica	Cauro
Pietro Usciati	id.	id.
Santo Tavera	Tavera	Celavo
Giovanni Tavera	id.	id.
Francesco Fiore	id.	id.
Marco Maria Gallina	Cruzini	de Vico
Francesco Cipriani	Guagnu	id.
Giovan Santo Subrini	Ota	id.
Francesco Saverio Subrini	id.	id.
Mateo Luciani	Zitamboli	Niolo
Francesco Lamperti	Lozi	id.
Cristofaro Paoli	Altiani	Rognia
Pietro-Francesco Murachini	Tribio	Val de Rustri ( <i>sic</i> )
Venturino Cristofoni	Rabacio	Orezza
Pompeo Dominici	Poggio	Tavagnia
Giuseppi Torre	Luminu ( <i>sic</i> )	Cap Corse
Don Giacomo Venturini	Ortaca	Canale ou de Fri- [goia (?)
Paolo Pietro Simondini	Saint-Florent	Nebbio





## Réflexions sur la langue Corse

Les savantes recherches étymologiques de M. M. Ambrosi, dans le fascicule n° 97 de la *Revue*, ne peuvent laisser indifférent quiconque s'intéresse à la difficile question de nos origines. Faisant suite à l'étude sur le chant corse, apparenté par l'auteur — souvent avec art et raison — au chant africain, le rapprochement me semble moins heureux quand il s'agit de la langue corse. Je mets à part la soi-disant répugnance que le Corse lettré éprouverait, d'après M. Ambrosi, à se trouver une ascendance ibérique; personnellement, je me sentirais tout à fait à l'aise aux côtés de St-Cyprien de Carthage, de St-Augustin d'Hippone, voire d'Averroès, certaines élucubrations de celui-ci étant éliminées... Il s'agit plutôt d'une répugnance instinctive, et que la raison « philologique » semble confirmer, à entendre dire que des mots « corses », tels que « *cibu, jaci, mena* », etc., viennent *directement* du berbère primitif. L'orthographe employée par M. Ambrosi, si elle s'adapte bien à sa thèse, n'en est pas moins fautive, à mon point de vue. Le savant auteur prévoit les objections, quand il conclut « qu'on ne pourra arguer que ces mots viennent du latin, car ils existaient bien avant la formation de cette langue »... Il pense pouvoir nous montrer un jour que le latin et le grec sont tributaires de l'Afrique. D'avance, je me rallie, en principe, à ses conclusions, quant à l'origine orientale de ces langues. Nous savons déjà, en gros, que toutes les langues occidentales ont pris racine dans l'Inde; on les appelait jadis aryennes, indo-européennes; l'épithète « indo-germaniques » prévaut aujourd'hui. Cette langue primitive ayant présidé à la formation de l'hébreu, du grec, du latin et du berbère lui-même, les mots synonymes de ces diverses langues s'expliquent par la source commune, avec l'avantage pour le berbère d'avoir gardé

plus fidèlement l'orthographe et la prononciation antiques. Quant aux langues modernes : italien, français, espagnol, corse, provençal, etc... les termes synonymes viennent uniquement, me semble-t-il, des langues mortes ci-dessus, et, en ce qui concerne les termes africains, des invasions sarrasines. M. Ambrosi pense que nos étymologistes se trompent en ne remontant pas au berbère originel, mais il me paraît hasardeux de faire un bond aussi hardi, alors que les pays méditerranéens ont subi durant plusieurs siècles, au moyen âge, l'influence arabe. Quoi qu'il en soit, il m'a semblé utile de comparer les mots cités par M. Ambrosi, avec les mots latins, italiens ou germaniques, d'où je les ferais plutôt dériver (1).

1° *Esse a l'amanu* (orthographe de M. Ambrosi), doit s'écrire *esse a la manu* et, immédiatement, la source latine apparaît : *manus*, sans qu'il soit nécessaire de remonter à l'ibère *Ham*, en berbère *aman*; *esse a la manu* veut dire : traiter de la main à la main : italien, *la mano*.

2° *Djib* : berbère = à moi, pour moi. — Corse : expression : *se ti pigliu, ti cibù* (et non *ti djibu*, je te sou mets à ma volonté). *Ti cibù* : je te mange, je t'annihile, en quelque sorte ; de *cibus*, en latin, *u cibù*, en corse : la nourriture.

3° *Kouffa* : nacelle faite de plantes flexibles... Le latin a *cophinus*, du grec *cophinos* : corbeille ; le corse a gardé non seulement *couffa* ou *côffa*, mais aussi et plus régulièrement *cuffinu*, en français *couffin*. Chez moi, *couffa* est uniquement réservé aux corbeilles destinées à charger le charbon sur les voiliers.

4° *Mam* : exclamation du primitif, d'où serait venu : *mamma* ! Le latin : *mamma* : mamelle, ou même mère (Varron, Martial, etc.) est tout indiqué comme origine.

---

(1) Pour l'intelligence de cette analyse, cf. l'article de M. Ambrosi, *Revue de la Corse*, n° 97, pages 38-48.

Dans toutes les langues occidentales, l'exclamation *ma-man!* traduit le cri du cœur filial.

5° *Mam'ouchi* : petit morveux ; en Corse : *moucci*, morve. Je note que, chez moi, on dit *moccichi*, morve ; *muccigôsu*, morveux, et je les apparente sans hésiter au latin : *mucosus*, *mucus*, la parenté étant plus visible qu'avec *mam'ouchi* (1). Le français a gardé : *muqueuse*, *mucilagineux*.

6° *Ciaccion* : berb. = petit enfant. Corse : *ciucciu*. La dérivation de l'italien est directe : *ciuccia* : mamelle, de *ciucciare*, sucer ; *ciucciu* = bébé suçant la mamelle. Rapprochez *ciuccio* = baudet, ânon, en italien, au *ciuco* (chez moi, *ciccio*).

Faut-il faire dériver l'italien et le corse, du latin *ciccus*, grec *kikkos*, peu de chose (au figuré), pour indiquer le petit enfant, le petit âne... comme étant les plus petits exemplaires de l'espèce ? Ou bien seulement de la contraction de : *zitelluccio*, *somaruccio*, dont on n'aurait gardé que la première et la dernière syllabe, de même que l'italien a *ciullo*, pour *fanciullo*... ?

7° *Djadjj* : berbère : assagi, calme. — En Corse, à peu près même sens, mais signifiant surtout : *couche!* Aussi, l'orthographe serait *jaci* (ou *ghiaci*, *djaci*, pour la facilité de la lecture) de *jace*, *jacere*, en latin, être couché, couche-toi (1). L'origine est évidente et les Cor-ses « modernes », sous l'influence du français, disent plus facilement à leurs chiens : *couche-là!* ce qui indique le sens latin primitif : être couché, étendu.

8° *Manna* : berb. nourriture. Disons que ce mot n'est pas seulement dans le corse, mais dans toutes les langues indo-germaniques, avec quelques variantes. L'origine hébraïque est connue : les Hébreux, nous dit la Bible,

(1) Cf. l'italien : *moccio*, *moccioso*, *moccicone* (ce dernier, employé chez moi).

(1) Italien : *giacere*, *giace*, etc...

voyant la terre couverte de grains blancs, s'écrièrent : *Man'hu!* qu'est-cela? Le berbère lui-même le tient certainement de l'hébreu. — Rapprocher de ce sens, avec M. Ambrosi, celui de gerbes de blé empilées, etc... est, apparemment, forcé. Le mot *manna* désigne, en Corse, comme ailleurs, cette nourriture des Hébreux. Il est vrai que l'on appelle : *manna*, *mannellu*, la gerbe de blé, mais ce mot vient alors de *manipulus*, gerbe, en latin. Le tas de gerbes s'appelle, chez moi, *cappale*, de l'italien, *accapare*, achever, compléter (italien moderne : *accapazzare*). Un *cappale* d'ôzru, di' ranu, etc... (1).

9° *Mena* : berb. ici, près de moi. — Corse : *mena* : frappe ! Dérivation du latin : *minare* : menacer, que l'italien lui-même a retenu. M. Ambrosi signale seulement le sens de *conduire*, en italien ; mais *menare* veut également dire : *frapper* : *menare un colpo* (Diction. de Barberi, Paris, 1854). Le terme est ici identique, en corse et en italien, avec le même sens ; le berbère signifiant : ici, près de moi, s'en éloigne beaucoup, même s'il indique un ordre suivi de mauvais traitements.

10° *Tap* : bouchon. — Le corse, mais aussi l'italien, a ce mot, *tappo*, *tappu* ; l'origine en est probablement berbère, ce qui ne m'empêche pas de croire que le corse le tient de l'Italie.

11° *Aïn* : source, puits. En Corse, dit M. Ambrosi, pour indiquer un chemin, une origine, on emploie le mot *aïndi*, et d'une personne de bonne nature (origine), on dit : di bona *aïndule*. Avouons qu'il est plus facile de dériver *aïndi* de *eundo*, en latin : allant, et *aïndule*, de *indoles*, penchant, nature, que de les raccrocher au simple mot *aïn*. D'ailleurs, c'est *indule* qu'il faut dire en corse,

---

(1) Dans le sens de gerbe, l'italien a lui aussi *manna*, mais dérivant de *manipulus*. — *Manipolo* et *manna* ont le même sens, en italien, ainsi que *mannello* : gerbe, gerbette.



et : *la indule* ou mieux *l'indule* ; *aïndule* est une corruption de *la-indule*, avec l'article *a* simplement, employé par le corse : *a indule*.

12° *Ait* : berb. = haleine. — Corse : *aitu*, même sens. Chez moi on dit *alitu*, d'où la dérivation directe de *halitus*, en latin ; *alito*, en italien.

13° *Adjupa* : hutte basse. Corse : *adjunpassi* : se baisser, se soumettre. Remarquons qu'il s'agit en berbère d'un substantif et en Corse d'un verbe ; d'un côté, on a seulement *ju*, de l'autre *jun*, ce qui rappelle le verbe *jungere*. Le sens corse n'est pas loin du latin *adjungere pes*, locution corrompue jusqu'à *adjunrepes*, *adjunpes*. En effet, *adjunpassi* signifie proprement, en corse, non pas tant se baisser, mais joindre les pieds et incurver le dos, en vue d'un élan extrême.

14° *Chrap* : vin. En Corse : *rapeghia* : *u rappu*, vin qui fermente, etc... Le vin *rapeghia*, *senti di rappa* (chez moi), quand il a le goût ligneux de la grappe. Origine latine : *grappa* (bas-latin), de l'ancien haut-allemand *chrapfo* : crochet ; la grappe tirant son nom de l'agencement de ses branches en crochets. — Le sens corse portant sur la grappe et non sur le vin, c'est à l'étymologie germano-latine qu'il faut recourir.

15° *Chouïa* : attends. — Corse : *choula* : attends, avec menace... aux poules, etc... — Chez moi, on écarte les poules en disant *chou*, seulement. Le *la* semble donc facultatif, enclitique. *Chou* peut donc se ramener à *chut ! zitto*, etc... tais-toi, sors-moi de là !... beaucoup mieux que : *attends !* A mon avis, *chou* est une simple exclamation plus énergique qu'une autre, mais sans plus de signification intrinsèque que : *ah ! oh !*, etc...

16° *Meskina*. Il est incontestable que voici un vocable africain, mais le français l'a aussi bien que le corse et l'italien...

17° *Palanka* : banc. — Corse : *panca*. — Palanka

se trouve aussi bien en latin qu'en d'autres langues modernes, avec le sens de *bâtons arrondis, rouleau*; qui nous éloigne de *banc*. Aussi bien, n'est-ce pas de *palanka*, que je tirerais *panca*, mais du haut-allemand : *banc* et *panc*, passés tous deux dans l'italien : *banco* et *panca*; le provençal : *banc*; l'espagnol : *banco*; l'anglais : *bench*; le corse, comme l'italien, ayant gardé *bancu* et *panca*.

18° *Andà* : aller. — Même sens en Corse. — Disons d'abord que les meilleurs linguistes donnent leur... langue aux chats, à propos du verbe aller. Aucun d'eux ne conclut à une origine certaine. En tout cas, s'il vient du berbère, le corse, le provençal, l'espagnol, l'italien, etc., sous les formes *andar*, *anar*, etc., le lui ont emprunté de concert.

19° *Schiourat* : chant, berceuse. En Corse : *Schiuratu* : reposé. L'italien (ancien) *sorare* : voleter, et le français : essorer, auraient quelque analogie, mais j'avoue n'y point voir d'étymologie sûre. Le berbère : berceuse, chant, me semble d'ailleurs tout autant éloigné du sens de *sciuratu*. J'ajoute que, chez moi, ce mot a *uniquement* le sens de desséché, brûlé : se dit quand, par le frottement mutuel, les cuisses s'enflamment jusqu'à l'excoriation, durant une longue marche. Ce sens est presque identique à celui du français *essorer* : faire sécher au grand air..., du moins en ce que l'on y trouve la signification de *sécher*.

20° *Seba* : obstacle, haie. — Corse : *seba*, même sens. L'origine latine est indubitable, de *sepes* : haie, barrière. Dans ma région, on dit *sepi*, un *sipatu*; *seba* est une corruption. Notons que *sepes* (*sex pes*) signifie également 6 pieds, de même que *seba* (berbère) signifie 6.

21° *Kantera* est évidemment un mot qui sent l'Afrique, mais on pourrait aussi bien le faire dériver de : *accantâre*, mettre de côté; *cântara* = tiroir de réserve. Le déplacement de l'accent embarrasse un peu; ce qui m'a fait penser à *Kántaros* (grec) : coupe, mais le sens est trop éloigné de : tiroir.

— A propos de *Cântara*, je me permets de signaler le mot *stântara*, dont l'accent a certainement été déplacé aussi. Voilà un vocable dont l'origine a semblé mystérieuse à beaucoup d'auteurs et avec raison, car l'accent induit en erreur. Mais il suffit de le placer sur *ta*, pour que le sens apparaisse clairement : *stantâra* = stans in tarra (terra). Nous savons que dans une partie de la Corse, *terra* est devenu *târta* ou *târa*. La *stantara* signifie donc — puisque le mot est réservé aux menhirs — la pierre debout en terre. Pour les enfants, faire la *stantara*, c'est se tenir en équilibre, la tête posée à terre et les jambes rigides vers le ciel. La consonance africaine est ici frappante et, pourtant, c'est au latin qu'il faut définitivement en revenir, si l'on veut un sens adéquat.

22° *Sadollu* n'est que l'italien *satollo* : rassasié. Le berbère *sadok* est moins direct.

23° *Kalam* : tige de roseau, plume à écrire. — Le sens est le même en grec, en latin et dans les langues dérivées : *Kalamos*, *calamus*; italien : *calamo*, etc... — *Calamaria theca* (Suetone) = boîte à roseaux : en Corse, *calamari* (chez moi), plus près du latin que *calamaghiu*, qui se rapproche davantage de l'italien *calamaio*, bien que celui-ci ait également *calamaro* (encrier).

24° *Bughia* : obscurité. Nul doute que voilà une légère corruption de l'italien *buio*, *buia* : obscurité, ténèbres. L'expression : « oh ! la nuit qui remplit ma tête » employée par le berbère se retrouve, plus ou moins, chez tous les peuples. En un moment de douleur, le Français dira, tout comme le berbère ou le corse : « j'ai senti ma vue s'obscurcir » ; l'Espagnol St Jean de la Croix a intitulé son célèbre ouvrage sur les ténèbres intellectuelles des mystiques : « *La Nuit obscure* ». *Abbughiare* en italien et *abbughià*, en corse, ont le même sens : obscurcir. Quant à l'origine de *buio*, rien n'empêche qu'elle soit africaine.

Voilà donc quelques précisions éthymologiques, qui ne prétendent rien trancher, mais qui m'ont paru dignes de

figurer, sinon contre, du moins à côté de celles de M. Ambrosi. Libre aux philosophes d'en faire le compte qu'ils voudront ; personnellement, je crois qu'il faut, d'une façon générale — quelques rares termes exceptés — examiner la langue corse à la lueur du latin et de l'italien. Dans la Rocca, aux confins de laquelle je suis né (*Saridi-Portuvecchiu*), l'influence espagnole et arabe est incontestable, mais elle ne remonte, à mon avis, pas plus loin que le moyen-âge et elle est à peine perceptible aujourd'hui.

R. P. DOM GAÏ,  
bénédictin.



(1) Sans prendre position dans ce débat courtois entre nos collaborateurs, nous tenons cependant à ajouter quelques remarques à ces recherches étymologiques. Il faut se garder soigneusement d'adopter l'origine linguistique qui, à première vue, paraît rattacher un mot corse à celui d'un autre peuple méditerranéen. Le langage populaire a tôt fait de confondre le sens et la phonétique d'un vocable importé avec ceux d'un autre qu'il emploie d'habitude. C'est ainsi que jadis nos soldats coloniaux avaient surnommé le premier ministre de la reine de Madagascar, Ramasse ton bazar, parce qu'il s'appelait Ramastavar, et qu'au début de la guerre de 1914, les Parisiens qualifiaient de Godasses (souliers) les avions allemands les Gothas. Pour s'en tenir au Corse, quelle peut être l'étymologie de **Mammapiera**, famine ; de **Mammabrenna**, folie ; de **pedanella**, voleuse, dans l'expression la **ladra pedanella**, etc. Un linguiste « distingué » répondrait que ces termes curieux ont une origine grecque. Le premier signifie **mamma apiera**, la mère affamée, d'où la Famine, le second **mamma aphrena**, la mère folle d'où la Folie, le troisième : **paida-aneia**, ravisseuse d'enfant. Et mis en goût, notre linguiste toujours « distingué » expliquerait de même ces expressions courantes : **onestu comu l'indiana nera** ; **mi batte a bainetta**. Que signifie en effet : honnête comme l'indienne noire, si on ne remonte pas à : **endian anèr**, homme qui vit au grand jour ? Que signifie : **mi batte a bainetta** que le populaire traduit : la baïonnette me bat, si on ne pense pas à : **peina aieta**, la faim terrible, c'est-à-dire : j'ai une faim terrible. Ce serait la preuve que le langage corse a conservé en les estropiant, mais en gardant le sens sans comprendre les mots, des expressions de cette ancienne langue nationale que lui avaient apportée les Grecs aux VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles avant J. C. et peut-être antérieurement. (Note de la Direction).



## Egloga Quarta

POLLIONE

O Muse siciliane, alzemu un pocu u tonu :  
Scopa mudesta, arbusti, un sô sempre di bonu,  
Cantemu aresti, si, ma d'un consulu degni.

Di l'età cumeana eccu l'ultimi segni,  
Di gran seculi aval' nasce l'ordine e l'ora.  
Volta la Verghjne e Saturnu regna ancora ;  
Da l'altu celi dighià veni a nova leva.

Favurisce, nascente u zitellu chi leva  
L'età di farru, e porta aü mondu l'età d'oru,  
Casta Lucina : Apollu regna cun l'alloru !

E tu, cumenciarà sottu u to consulatu,  
Pollione, l'onor' d'un tempu gloriosu.  
Tu duce, si ni vâ stu tempu sceleratu,  
E ritrova la pace u mondu paürosu.

Ella riceve a vita in diu, e vidarà  
Mischiati eroï e dii, e vistu ne sarà,  
E d'un babbu avarà l'universu appaciatu.

---

M. Giovoni, directeur de la Revue dialectale *U Lariciu*, dont le talent poétique est connu des lettrés, a voulu, dans cette poésie que nous publions avec plaisir, faire la preuve des relations étroites qui existent entre le latin et le corse. En se servant des mots de notre langue nationale pour rendre exactement ceux de la langue virgilienne, dans la IV<sup>e</sup> Eglogue, il nous a montré comment il n'était pas nécessaire de recourir au Toscan pour rattacher le corse à la grande famille des langues latines et comment la ressemblance des langues italienne et corse s'expliquait aisément par leurs emprunts multiples à la langue de Cicéron et mieux encore à celle des pères de l'Eglise des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles.

E tuttu ti sarà, figliolu, in donu datu :  
Ti purghiarà la terra, incu l'eddere erranti,  
Colocasia, baccare e surridenti acanthi.  
E capre, uvaru pienu, in casa vultaranu  
Da sè ; l'armenti più lionu un temaranu.  
Dighià di fiori scelti u to vegulu è pienu.  
A sarpe murarà incu l'arba a velenu.

Si truvàrà l'amomu in ogni locu, eppoi  
Quande tu saparè i lodi di l'eroi  
E li fatti paterni, e ciô ch'è la virtù,  
Si vestarà di spighi d'oru a terra, e piu  
Matura pendarà l'uva a lu lamaghionu,  
E sudarà crosciu di mele ogni quarcionu.

Ma di lu male anticu a traccia fermarà  
Chi ci farà pruvà l'altu mare, e murà  
Le cittai, e sulcà la terra cu li boi ;  
E vultarà Tiphys ed Argo par l'eroi  
Soprascelti ; e dinô le guerre ci saranu,  
E novu Achille a nova Troja mandaranu.

Ma quandu saréuntu a l'età d'omu fattu,  
Sarà da li marcanti u mare abandonatu.  
A terra darà tuttu, e sarà generosa  
Senza falcia a la vigna, o rastellu a la chiosa.  
Cacciaranu la coppia i boiaghj a li tori.  
A lana un sarà piu tinta a falzi culori,  
Ma li muntoni stessi, e sicondu a pascura,  
Vestaranu lu giallu o la purpura oscura,  
E di rossu si vestirà l'agnu pascendu.

E le Parche hanu ditu a li fusi : « Curriti  
E fileti destini e tempi dolci uniti. »

Or' è tempu, ed onori magni sô vinendu,  
O diva sterpa e cara, o di Jove razza alta,  
Vedi : u mondu chi nuta in aere rotondu,  
A terra, u mare stesu, e lu celi profundu,  
Vedi, tuttu s'allegra a u seculu chi schiatta.  
Chi la me vita tantu duri e lu me fiatu  
Par cantà tuttu cio chi da tè sarà fattu,  
E nun mi vinciarà, né Orpheu di Thracia  
Nè Linu : ancu si quellu a cumbatte mi caccia  
A mamma Calliopea, e Linu u babbu Apollu.

E si Pan d'Arcadia a cuntrastà venissi,  
Pan d'Arcadia ci vurria che vincissi.

Prima, cunosce, o caru, a to mamma aûi surrisu,  
— Longu fastidiu fù deci mesi a purtati, —  
Un sô, a quale un hanu i parenti mai' risu,  
Tola di diu ne lettu di dea dati.

Carulu GIOVONI.



## L'agonie d'une vendetta

En sortant de la messe, un dimanche matin, Cafanu fut abordé par Pinzutu, beau-frère de Giudice, qui lui demanda un entretien avant le déjeuner.

Les deux jeunes gens s'en allèrent sur la route, mangée d'orties et de plantes sauvages, et entamèrent une question d'importance puisqu'ils parlèrent bas, veillant à ce qu'aucune oreille indiscrete ne pût saisir leur propos.

Cafanu gesticulait fort rouge, le sang lui bourdonnant aux tempes, menacé d'apoplexie, Pinzutu calme, pâle, de sang froid, ponctuait ses mots de gestes brefs. Ses yeux étincelants cherchaient les regards fuyants de Jean Maestrali, nerveux et désespéré.

Zia Mega avait quitté la dernière l'église et, voyant les deux hommes discuter âprement, voulut satisfaire sa curiosité. Elle n'eut pas le temps de s'engager sur le chemin. Les deux promeneurs venaient de se séparer, mais son oreille aux aguets avait saisi ces mots prononcés par Pinzutu d'une voix sourde :

— La vengeance est un plat qui se mange froid.

Les Maestrali furent avertis indirectement par Zia Mega qu'un malheur planait sur leur famille. La vieille, le visage sec, la tête serrée d'un foulard laissant échapper des mèches grises, les lèvres pincées, raconta :

— J'ai entendu toute la nuit, *u malacellu*, crier sur le toit de votre maison. Et là, au fond de la vallée, à côté de la sépulture de vos défunts, un chien a aboyé à la mort toute la matinée avec des hurlements lugubres et désespérés.

Avec des yeux de visionnaire, Zia Mega regardait étrangement la mère de Jean Maestrali. Celle-ci fut impressionnée. Le visage décomposé elle se signa, à maintes reprises pour éloigner le malheur menaçant. L'incer-



titude n'est-elle pas le pire des maux ; elle les imagine tous.

Le mari n'attacha aucune importance aux divagations de la sorcière.

— Qu'elle psalmodie ses patenôtres, dit Antoine Maestràli, et qu'elle nous laisse la paix avec ses contes de bohémiens.

La vie continua insoucieuse dans toutes ses manifestations pendant l'été.

\*  
\* \*

Les cloches du vieux couvent de Tallanu réglaient le travail aussi loin qu'on pouvait les entendre. Les travaux s'y succédaient dans leur ordre immuable.

Les herbages étaient coupés dans les jours dorés de juin ; le foin rentré ou mis en meule.

Les légumes arrachés s'entassaient dans les caves et les greniers. On procédait dans la matinée à l'arrosage des jardins et, les après-midi, on était heureux de trouver des coins d'ombre et de silence pour de longues siestes.

Des corneilles s'abattaient lourdement sur les arbres fruitiers, les ailes repliées et le bec rabattu.

Le soleil de midi blanchissait le ciel. Déjà une brume s'élevait au fond des vallées. On attendait septembre pour les vendanges.

\*  
\* \*

Les parents les plus rapprochés de Descola, réunis en conseil de famille, décidèrent que du moment que Cafanu ne voulait pas épouser la jeune fille compromise par ses assiduités, il devait mourir. Justice sommaire qui répugne à notre esprit et choque nos mœurs de civilisés. Pas une voix ne s'éleva pour opposer la gravité, la disproportion du châtement. Toutes ces âmes violentes, excessives, tombèrent d'accord pour la mort.

Un d'eux fut désigné pour la vendetta. Elle devait s'exercer implacable.

\*  
\* \*

On était au mois de septembre. Les raisins mûrissaient au fond de la vallée de Levo où Cafanu se tenait, nuit et jour, pour surveiller les travaux d'une prochaine vendange. On avait arrosé les cuves, nettoyé tous les ustensiles, mastiqué les joints, avec un ciment fait de suif et de brique pilée. Dans les vignes, toute la journée, des femmes et des enfants avaient coupé des raisins noirs et blancs. On était grisé par l'odeur dégagée des pressoirs.

La nuit venue, on allumait des feux pour se garantir de la fraîcheur des soirées. La vallée retentissait de chants que poussaient les vendangeurs, des appels d'une vigne à l'autre.

Vers minuit, le calme semblait renaître sur les vignes soulagées de leurs lourdes grappes. Les ouvriers, fatigués d'une journée bien remplie, dormaient enveloppés de couvertures tissées par des femmes du pays.

Tout à coup, deux coups de feu claquèrent dans le silence de la plaine. Cafanu, couché près des raisins parfumés qui exhalaient l'âme du vin, n'eut pas à se relever. Il venait de recevoir en pleine figure deux décharges de grosses chevrotines.

Le mépris, qu'il avait affecté pour ses adversaires, si cruellement blessés, l'avait perdu. Qui avait tiré les deux coups ? Qui était l'assassin ?

Les habitants d'Olmiccia, réveillés dans la nuit, à l'annonce de ce meurtre, allumèrent des lanternes, se munirent de falots et se répandirent dans le chemin creux du fond du village. Il y avait, dans le ciel de septembre, de grands mouvements de nuées grises qui projetaient de l'ombre dans la clarté lunaire.

Le corps, transporté sur une civière improvisée avec

deux jeunes bouleaux arrachés à la rive du fleuve, fut ramené à la maison avec difficultés par le sentier caillouteux. Toute le long de la route, on rencontrait du monde, accouru à la nouvelle du crime et les femmes se signaient à l'approche du cadavre. Les silhouettes des gens se découpaient en noir comme des ombres chinoises ; l'obscurité de la nuit était piquée par les points rougeâtres et mouvants des lanternes.

Le jour naissant permit de se rendre compte du spectacle qu'offraient les habitants d'Olmiccia, vêtus à la diable dans la hâte d'être les premiers témoins de la scène.

Parmi tous ces grotesques, on remarquait, en chemise, en caleçon et pieds nus, le plus remuant de tous, Pinzutu qui se désolait bruyamment sur le malheur arrivé. Pinzutu jouait un rôle. Il voulait donner le change. Etant le beau-frère de Giudice, l'oncle de Descola, c'était à lui qu'était dévolu le soin de venger l'honneur de la jeune femme.

La justice, impuissante à trouver le coupable, laissa le crime impuni. Les parents de Cofanu cependant, ne se trompèrent point. Une inimitié terrible éclata vers cette époque, elle devait entraîner la destruction de plusieurs familles de Tallanu.

\*  
\*  
\*

En 1835, le fils du vieux Giudice rentrait du régiment pour une longue permission. En compagnie de son jeune cousin, le frère de Descola, il prit la direction de Fontanella pour se rendre à une propriété qu'il possédait non loin du col de St-Roch sur la route de Levie.

Le cimetière du village à peine dépassé, à l'endroit où surgissent les eaux du Matrale, les jeunes gens tombèrent dans une embuscade et furent tous les deux tués.

Le soldat avait vingt-et-un ans, son cousin onze. Dans la poche de l'enfant on trouva une toupie. Il fut enterré

chaussé, vêtu comme il était tombé, selon l'usage pour ces sortes de victimes.

Avant de tomber, le fils de Giudice avait fait feu avec un pistolet, sur son agresseur Palettu, frère de Cafanu et lui avait brisé l'articulation de la hanche. Il ne marcha plus que sur des béquilles. Le soldat portait son pantalon d'ordonnance. Le vieux Giudice le lui enleva et le suspendit dans le coin le plus apparent de la chambre où il couchait avec son plus jeune fils, à l'époque âgé de treize à quatorze ans. Et tous les jours, matin et soir, à genoux sur le plancher, les yeux fixés sur une statue de la Vierge, dans une niche grillagée, pendant que les cloches de St François jetaient dans la vallée leurs notes argentines pour convier les habitants à la prière, le farouche vieillard ne cessait de répéter à son jeune fils :

— Regarde ces trous ! C'est le plomb de nos ennemis qui les a faits. Comprends ce qu'il te reste à faire. *Occhiu, tempu e misura*. Souviens-toi, souviens-toi, disait-il dans un gémissement de haine inassouvie.

Le jeune homme grandit dans ce milieu de tristesse et de deuil.

Le père et le fils, tout de noir habillés, ne quittaient que rarement la maison. L'enfant n'eut plus de jeunesse. Plus de jeux, plus d'occupations de son âge.

Le soir du Vendredi Saint, alors que la procession parcourait le village éclairé par des lampes à huile sur toutes les fenêtres, la maison de Giudice restait dans l'ombre, les yeux éteints, sinistre dans la nuit.

Pendant le Carnaval, des masques étaient reçus par les foyers amis où l'on prenait part à des distributions de gâteaux. Personne ne visitait la vieille demeure, morne et délabrée, nécropole habitée par des ombres.

Le fils de Giudice, Jacques-Antoine, s'étiolait et semblait peu préparé au rôle terrible qu'il devait jouer.

De temps en temps, Jacques-Antoine quittait la mai-



son de très bonne heure et se rendait à la Mezzana, par des chemins détournés. Là, dans un fourré, caché par des arbres et loin des regards indiscrets, il s'exerçait au tir. Il rentrait à Ste Lucie sans arme, ses chaussures aux bras, donnant l'impression d'un simple d'esprit. Ses ennemis le méprisaient et l'un d'eux poussa l'impudence jusqu'à lui rappeler Fontanella.

— Je l'avais oublié, dit-il.

En attendant, il grandissait et, avec lui, ses projets de vengeance. Quand ses griffes furent bien acérées, il attendit son heure.

Le 31 mars 1838, le lundi de Pâques, Jacques de Jean-Paul devait se rendre à Levie, où il venait de se marier. Il comptait organiser une cavalcade pour accompagner sa jeune épouse et il demanda à son cousin Pierre de vouloir bien se joindre à lui. Ce dernier appartenait à la famille ennemie de Jacques-Antoine.

Insoucians et n'ayant aucune crainte, les deux cavaliers partirent en causant joyeusement, en habits de fête et désarmés.

Dans un ravin, défoncé par les pluies, derrière un rocher moussu à la Ficuccia, Jacques-Antoine s'était posté et attendait, l'œil aux aguets.

Quand les deux cavaliers eurent dépassé la roche, un coup de feu retentit et Pierre s'abattit aux pieds de sa monture.

Jacques reçut l'ordre d'avoir à continuer son chemin. Affolé il ne tint aucun compte de la recommandation et tourna brusquement pour rentrer à Ste Lucie.

Le fils du vieux Giudice, craignant pour les siens, lui coupa la retraite et le tua au moment où il débouchait au tournant de la route (1).

A la Ficuccia, deux hommes avaient été abattus par

---

(1) Voir « **A travers le maquis** », par J.-B. Quilichini.

Jacques Antoine, cousin de Descola. Ce coup de maître accompli, on n'admit pas que, seul, ce dernier ait pû se débarrasser des deux adversaires. Peut-être bien que Jacques-Antoine n'était pas seul. Tout au début, on incrimina d'autres personnes qui établirent des alibis.

Mais on eut certainement tort d'accuser deux innocents : l'abbé Santa Lucia et son frère. Il était de notoriété publique qu'au moment où avait eu lieu le double meurtre de la Ficuccia, Santa Lucia jouait tranquillement aux cartes dans la boutique de Michel Olivieri et que l'abbé se trouvait dans sa propriété la Radica.

L'abbé était tellement de bonne foi qu'en rentrant chez lui avec une pioche sur le dos, il se dirigea, guidé par le tumulte, vers la maison des victimes. Il fut averti à temps par des amis, qu'on le soupçonnait d'avoir pris part à l'attentat avec Antoine et que c'était prudent à lui de se retirer.

Aux assises de Bastia, seul l'abbé s'assit sur le banc d'accusation, fort de son innocence.

Les faux témoins se présentèrent pour éclairer à leur façon la religion du jury.

— Que l'on m'emprisonne, s'écria l'abbé, je ne fuirai pas car je n'ai absolument rien sur mon compte. Au surplus on entendra les témoins et la vérité finira bien par se manifester.

Antoine préféra se mettre en sûreté et gagna le maquis, persuadé qu'étant libre nul n'oserait l'attaquer.

De nos jours on ne comprend pas que les gens de l'époque aient pu recourir au faux témoignage, le considérer comme un devoir pour nuire aux ennemis. Il faut tenir compte des mœurs de cette catégorie d'individus tombés dans l'inimitié. Ils avaient leur code aussi sévère que celui de l'honneur et, dans un parti comme dans l'autre, on employa ce fléau qui fit couler plus de sang que les plus cruels ressentiments.

Dans leur raisonnement, les deux frères se trompèrent.

Ils avaient compté sur le bon sens, sur la raison et surtout sur leur innocence plus que sur l'esprit de parti, la haine, les passions déchaînées et la puissance de l'argent. Tenons compte de la mentalité de ces gens il y a cent ans. Le faux témoignage était une arme, peut-être plus sûre que le fusil et le poison, pourquoi s'en serait-on privé ! Avec le recul d'un siècle ne soyons pas trop sévères. La morale n'existe pas devant la passion. Comment ! On condamnait un homme à mort, on exécutait soi-même la sentence et il n'aurait pas été permis de mentir pour nuire à son ennemi ! Il faut se mettre dans la situation de ces hommes et raisonner en partisan, non en civilisé !

Seulement les victimes se défendirent et alors les malheurs s'accumulèrent.

Mezza-Note avait son gendre Pierre à venger. S'il avait pu tuer Jacques-Antoine ou son cousin Santa Lucia il l'aurait fait sans aucune hésitation. Il serait devenu assassin et aurait été fier de son exploit. Nul doute à ce sujet.

Notez qu'on ne tente pas une explication, on expose un fait, aux moralistes à jeter la pierre.

Mezza-Note déclara à la cour d'assises que : « le lundi de Pâques, 31 mars 1838, revenant de San Gavinu, où il était allé faire une visite à sa sœur, qui s'y était mariée, il s'était trouvé à la Ficuccia au moment de l'assassinat et qu'il avait vu, de ses yeux vu, en compagnie de Jacques-Antoine, Santa Lucia faire feu sur les deux victimes ».

Deux autres témoins, Tunao Antoine et Lucca Matteo, combinèrent leurs dépositions de telle sorte qu'il ressortait avec la dernière évidence qu'Antoine Santa Lucia avait été l'un des auteurs du drame sanglant du lundi de Pâques.

D'autres témoins altérèrent plus ou moins la vérité.

Santa Lucia se borna à faire savoir avant la prestation

de serment que tous ceux qui ne diraient pas la vérité auraient à compter avec lui.

Le Jury de Bastia, trompé par ces faux témoignages, condamna l'abbé à dix ans de réclusion comme complice et son frère à mort, par contumace.

A cette époque, Santa Lucia était un jeune homme de belle apparence. Il venait de se marier. Il était de taille moyenne mais bien pris, très robuste et très agile. Bon cavalier et bon tireur, il devait devenir indomptable par la suite.

Une figure ouverte et intelligente avec des yeux noirs et un nez arqué lui donnait une physionomie sympathique. Un nez courbé de juif surprenait chez ce chrétien passionné d'action et d'aventures et observateur perspicace.

Il se jeta dans la mêlée à corps perdu et fit avertir les faux témoins qu'ils étaient tous condamnés à mort.

Après le jugement, les témoins rentrèrent chez eux, mais empruntèrent différents chemins.

Tunao se fit escorter par la troupe, de brigade en brigade. Il apparut au village coiffé d'une calotte rouge qu'il portait d'une certaine façon pour mieux marquer son mépris et narguer ses adversaires.

A cette vue Giudice Magalioni attacha, hors de la porte d'entrée de sa maison, bien en vue du public, le pantalon rouge de son fils tué à Fontanella.

Tout allait recommencer.

Le 27 juillet 1840, Tunao Antoine, signalé à la vindicte de Santa Lucia par son faux témoignage et par son extravagance, se rendit à Altagène passer la journée de la fête de la St Pantaléon, chez ses parents. Il était accompagné de sa femme.

Au mois de juillet, les chaleurs étaient déjà fortes et personne ne songeait à sortir dans la journée. Ce n'est que le soir, à la tombée du jour, que Tunao quitta le village pour rentrer chez lui.

Santa Lucia avait été informé de ce déplacement et



entre Saint André et un petit massif de chênes, dans un plissement de ravin, en bordure du petit ruisseau, il avait pris place, caché de la route par un rocher enchevêtré de lierres et de ronces.

Des pas retentirent, des voix étouffées s'élevèrent dans le calme de la soirée. Le jeune couple se présenta de face.

— Halte ! cria Santa Lucia.

La jeune femme eut un mouvement pour couvrir le corps de son mari, mais Santa Lucia fit un bond de côté et déchargea son pistolet dans le flanc de Tunao qui s'écroula les yeux révoltés.

— A l'assassin ! à l'assassin ! criait la femme du mort.

Santa Lucia ôta son chapeau et s'approcha du cadavre. Il fouilla dans toutes les poches mais ne trouva pas le bonnet rouge.

— C'est malheureux, Madame, d'en être arrivé là. Votre mari était un grand coupable, il n'a que ce qu'il mérite.

— A l'assassin ! l'assassin ! répétait la jeune veuve, les ongles en avant et la figure d'une pâleur crayeuse.

A la nouvelle de cette mort, Petru Santu Maestrali sortit sur la place de Ste Lucie et, ne voyant personne pour assouvir sa rage, fit feu sur une pauvre mère de famille, occupée, sur son seuil, à peigner une fillette et rendit de la sorte orphelins cinq petits enfants.

Cette femme avait eu le seul tort d'être parente de Santa Lucia.

Un autre femme ne tarda pas à succomber sous les coups des Maestrali exaspérés et le mari, accusé de ravitailler les deux cousins, la rejoignit sitôt après.

Lucca Matteo était inscrit au livre des massacres. Depuis son arrivée de Bastia, il cherchait à passer inaperçu, voyageant sans arme, ne manquant jamais de se désolidariser de ses parents. Mesquin et craintif, rongé par la peur, sinon par le remords, il se montrait rarement en pu-

blic. Poussé par le besoin, il voulut s'assurer une moisson en travaillant dans un champ près du village de Mela, sans trop s'exposer.

Un jour qu'il était occupé à labourer sa terre, Santa Lucia lui apparut tout à coup.

— Inutile, dit-il, de te donner tant de peine, tu ne verras pas la moisson. Tu vas récolter le fruit de ce que tu as semé, celui de ton faux témoignage, et il le coucha, dans le sillon, à côté de ses bœufs.

C'était dans la matinée d'un jour de décembre froid et sec. Les bœufs au repos rumaient sans bouger de place. Le cadavre froid et rigide, enveloppé d'un drap mortuaire, fut transporté au village dans la nuit, à la lueur de torches fumeuses.

\*  
\* \*

Santa Lucia apprit que Mezza-Note, le beau-père de Pierre, qui avait menti au tribunal, s'était rendu à Proprianu pour vendre deux outres d'huile. Sans perdre de temps il se porta à Santa Giulia, le col situé à deux kilomètres du petit port d'où la vue domine le golfe de Valincu.

Là, il attendit le retour de Mezza-Note, près d'un abreuvoir à sec pendant l'été.

Sa rancune était forte contre ce faux témoin. Des sentiments étaient amassés au fond de son cœur.

Il ne tarda pas à déboucher sur la route avec son mulet tenu par le licou.

— Eh ! vieux, lui dit-il, ne soyez pas trop pressé. Vous avez le temps de rentrer chez vous.

— C'est qu'il se fait tard, dit Mezza-Note, en indiquant du doigt le soleil bas à l'horizon.

— Vous avez l'air de ne pas me reconnaître, il me semble.

Mezza-Note, pâle et défait, jeta un regard éperdu sur l'homme et baissa la tête.

— Non, je ne vous connais pas.

— Pas possible, dit Santa Lucia, regardez-moi bien.

Mezza-Note essayait de faire avancer son mulet feignant de ne pas reconnaître le bandit.

— Regardez-moi bien, vous dis-je et faites appel à vos souvenirs.

— Mais non, je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu.

— Misérable ! prononça Santa Lucia. Vous avez juré en Cour d'assises que vous m'aviez vu à la Ficuccia. C'est vous qui avez fait mon malheur et celui de mon frère. Tu vas mourir.

— Pardon ! Pardon ! Ayez pitié ! Je suis vieux, geignait Mezza-Note, fou de terreur, ahuri, les yeux dilatés par la peur.

— Tu as juré : j'ai vu, tu ne le diras plus.

Ayant saisi le vieillard, affalé et tremblant, à bras le corps, il lui immobilisa les bras et dégainant son stylet il lui perça les deux yeux.

Le sang jaillit et dégouлина le long des joues décolorées du pauvre homme. Les larmes se mêlèrent au sang et les sanglots de la douleur s'élevèrent dans sa gorge subitement desséchée.

Mezza-Note rentra au village, dans la soirée, soutenu par deux hommes rencontrés en route, la figure couverte d'un linge ensanglanté par les blessures de ses yeux fermés à jamais.

On a dit que Santa Lucia avait voulu faire un exemple pour terroriser ses ennemis.

C'est possible et on ne nie pas qu'il ne soit arrivé à ce résultat. Mais aussi qui pourrait approuver un tel acte de cruauté. De nos jours un flot d'indignation nous soulève le cœur. Il y a cent ans, pouvait-on empêcher les gens

d'avoir une profonde commisération pour ce malheureux plus puni que si on lui avait enlevé la vie.

Mezza-Note languit pendant huit mois, dans d'atroces souffrances, moins heureux que Bernard supplicié par son oncle Louis le Débonnaire qui mourut dans les trois jours.

\*\*\*

Le docteur Brocca, paisible et conciliant, n'aurait pas voulu prendre part au conflit. Sa nature généreuse répugnait à des sentences si primitives. Nourri de saines lectures, il avait horreur du sang versé et ses nobles sentiments le poussaient à soulager la souffrance humaine et l'éloignaient du lâche assassinat.

La conception du devoir admise par ses parents lui semblait odieuse.

Mais comment se dégager du milieu ! Encerclé dans un giron de parents, il était serré de près et par faiblesse il contribua à donner de la force à un groupement qui répondit aux meurtres par des meurtres.

Il ne pouvait plus exercer son apostolat à la campagne. Chaque pierre, chaque buisson cachait un ennemi. Il risquait de tomber assassiné à chaque tournant de route. Aussi décida-t-il de se fixer à Chiavari d'abord, où il avait une petite propriété, à Ajaccio par la suite, où un ami lui avait procuré une place à l'hospice et quelques clients dans le vieux quartier de San-Carlu.

Le visage crispé, les gestes saccadés, le docteur vivait à Ajaccio traqué dans son terrier.

La peur affreuse qu'il ressentait le tourmentait et le consummait d'inquiétude. Serré dans une lévite, digne et sévère, il ne quittait sa maison qu'après avoir fait explorer la rue pour s'assurer qu'il n'y avait rien de suspect.

La femme de ménage qui le servait avait pour mission de se rendre compte qu'aucun danger menaçant n'était à craindre.

Sa maison donnait sur la place de la Citadelle. Elle était précédée d'un petit jardinet où s'étiolaient quelques rosiers grimpants. Une barrière, en bois déjeté, en commandait l'entrée.

Le corridor sombre, où vous prenait à la gorge une odeur d'eau savonneuse, vous conduisait au second étage ; des serviettes séchaient aux fenêtres sur des cordes.

Zia Mariola, le matin de très bonne heure, se rendait à St-Erasme et assistait à la messe que l'abbé Hilari célébrait pour quelques vieux marins et quelques femmes de pêcheurs. En règle avec ses devoirs religieux, la bonne femme rentrait chez le docteur et avait soin de renouveler l'eau et l'huile d'une veilleuse brûlant nuit et jour, à côté d'une statue de « Napuliô » d'après une peinture de Delaroche. Cette mission accomplie, avec exactitude et ferveur, Zia Mariola n'avait plus qu'à diriger deux bambins de sa fille, veuve d'un soldat tombé au Trocadero en Espagne, et occupée, ailleurs, à des travaux domestiques.

Elle pouvait, dès les premières heures de la matinée, entretenir le ménage du docteur peu exigeant et facile à satisfaire.

Le docteur était vivement préoccupé. Il avait des soucis pour sa sécurité. Assez souvent il recevait de Tallanu des avis alarmants sur les déplacements de Santa Lucia et alors, comme une bête craintive, il s'anéantissait dans l'ombre, le silence, l'oubli. Les fenêtres fermées, la porte close, on ressentait, à la vue de l'immeuble triste et délabré, une impression d'absence et d'abandon.

Le docteur souffrait d'ulcères variqueux. Il restait très souvent enfermé dans sa chambre : les compagnons de sa captivité, les livres emportés d'Italie lui étaient d'un précieux concours. Lorsque son état de santé le lui permettait et que des informations le renseignaient sur la présence de son ennemi en Sardaigne où dans le sud de l'Italie, le docteur quittait son domicile et entrait faire un



brin de causette chez l'épicier de la rue du Dôme, chez le libraire du coin de la place ou l'apothicaire du cours. Bien des fois il s'entretenait avec les pêcheurs de la *calata*.

C'était un causeur charmant, d'une rare séduction qui entretenait sa culture par des lectures variées.

Il lui arrivait très souvent de clarifier ses idées dans les pages du vieux Montaigne et les auteurs de l'ancienne Grèce.

De sa fenêtre, il suivait longuement les voiles légères qui se balançaient mollement dans le bleu de la mer et du ciel du golfe d'Ajaccio. De sa terrasse, il respirait une chaude odeur de sel marin et d'oranger.

Les batailles rangées de galets, ramassés au bord de la mer, que les gamins du Borgu livraient à ceux de San-Carlu, le distraient ainsi que les longs exercices des pêcheurs, tirant leurs filets sur la plage de goémons, au pied de la citadelle.

(*A suivre*).

J.-B. QUILICHINI.



# Une excursion géologique en Corse

Nous avons reçu, au début de 1936, le compte rendu d'une excursion scientifique, qui fut faite en Corse, pour la première fois, par la société géologique de France, accompagnée de quelques savants étrangers. M. Maury, professeur honoraire au lycée de Nice, à qui nous devons tant de révélations sur la structure de notre île, dirigeait la caravane, dont le but était « de mettre quelque clarté dans l'interprétation géologique de la Corse alpine ».

Le 1<sup>er</sup> octobre 1933, les membres de la Société firent le tour du Cap Corse. Ce leur fut une occasion d'examiner l'écaille si curieuse de Saint-Florent, « lambeau des terrains secondaires non métamorphiques qui flotte sur la nappe des schistes lustrés », d'admirer les beaux rochers verts d'Albo, formés par des euphotides schisteuses et de noter le charriage vers le sud-ouest, à l'est de Centuri, des gneiss amphiboliques qui, d'après quelques-uns « seraient le noyau hercynien de la série des schistes lustrés ». A Macinaggiu, M. Maury fit constater à ses compagnons un lambeau de terrain, non métamorphique au milieu des schistes lustrés « qui serait un élément de la nappe, dont ferait partie l'écaille de Saint-Florent. » Cette nappe serait constituée par les terrains de la couverture de la Corse cristalline, refoulés sur la nappe des schistes lustrés.

Le 2 octobre, les excursionnistes allèrent de Bastia à Corte par Cervione et Morosaglia. La traversée du Golu leur permit de reconnaître dans les cailloux les principales roches de la Corse, d'admirer la belle vue qu'on a depuis Cervione, d'étudier la carrière d'amiante de Saint André de Cotone (qui rappelle celle de la vallée du Queyras, dans le Briançonnais), de descendre jusqu'à Orezza, pour y goûter l'eau si riche en gaz carbonique, en-

fin de jeter quelques regards sur les beaux échantillons de *verde di Corsica*, ainsi que sur les écailles de terrains secondaires entre Morosaglia et Corte. La mission fut frappée par l'analogie curieuse des radiolarites au-dessus de Morosaglia avec celles du Briançonnais. Près de la Bocca serna, M. Maury signala l'écaille de la Cima Pedani qu'il apparente avec celle de Saint-Florent et de Macinaggiu et qui doit faire partie d'une nappe rebroussée. L'un de ses collègues, M. Lutaud, de Paris, fit remarquer que dans cette écaille le granite borde des terrains secondaires et repose sur les schistes lustrés. Ses compagnons notèrent la ressemblance de ce terrain avec la nappe de l'Ubaye et le facies subbriançonnais.

A Francardo, les calcaires de Caporalinu, avec leurs nérinées et leurs polypiers, attirèrent l'attention générale ; l'un des touristes, M. Gignoux, y vit une étroite ressemblance avec le tithonique corso-ligure de la nappe de l'Ubaye. Plusieurs autres remarques furent faites par les excursionnistes ; mais l'assimilation complète entre les schistes lustrés de Corse et ceux des Alpes ne peut pas être faite encore. A Macinaggiu, les traces d'un changement sont nettement visibles. Le faciès du terrain de la Cima Pedani a des ressemblances avec celui de la région provençale et le calcaire de Caporalinu avec la nappe de l'Ubaye, de sorte que ces deux terrains feraient partie de la même nappe qui se serait avancée en feston du côté de Corte et n'aurait pas atteint la région de Solaro.

Le 3 octobre, la caravane fut conduite au sud de Corte, où les schistes lustrés chevauchent sur les schistes autochtones avec surface de broyage intermédiaire, et à Venacu, pour y voir le célèbre poudingue qui forme toute la partie orientale du Cardo. Ce conglomérat rappelle d'ailleurs celui d'Annot dans les Alpes maritimes. Le village est construit à cheval sur la limite des schistes lustrés et du granite. Les géologues suivirent ensuite la route qui conduit à Vezzani et d'où l'on a une vue magnifique sur les

cîmes des monts d'Oro et Rotundu. Près du village furent encore rencontrées les radiolarites, qui n'ont pas moins de 40 mètres d'épaisseur dans les gorges de l'Inzecca où elles se trouvent avec d'abondants enduits variolithiques et des brèches volcaniques. En remontant la vallée du Fiumorbu, on remarque « un bel exemple de méandres recoupsés, suspendus à plus de cinquante mètres au-dessus du thalweg actuel. » La descente sur Ghisonaccia, après un bon déjeuner à Ghisoni, permet de constater le rétrécissement de la plaine orientale, dû à un bombement de la couverture nummulitique. Ici la Corse granitique a un revêtement sédimentaire à peine plissé, ce qui fait grand contraste avec la région de Venacu. M. Maury pense cependant que ce nummulitique a été décollé par la poussée alpine. La route par Solenzara et Bavella permet d'admirer les belles forêts de *larice* et les belles aiguilles de granite inondées de soleil au-dessus d'une mer de nuages. Enfin, en redescendant sur Zonza, où se terminera l'étape, on remarque dans le granite des traces de glaciation et d'abondantes arènes décomposées.

Le 4 octobre, l'excursion se fit à Bonifacio. Après une belle descente sur la granulite, à travers la forêt de l'Osipedale, M. Lutaud note que « le relief de la côte est l'œuvre de l'ennoyagé par la mer et que le réseau hydrographique a été dissocié par une série de captures récentes, tandis que la dépression que suit la route Portu-Vecchiu-Bonifacio devait être un sillon hydrographique primitif. Un peu avant Bonifacio, on remarque un affleurement presque horizontal de calcaires à clypéastres, on jette un coup d'œil sur les falaises de la ville qui sont un exemple de stratification entrecroisée dans la mollasse calcaire, on visite la grotte du Sdragonatu et on se rend à Sartène en notant au passage le travail combiné de l'érosion fluviale et de l'abrasion marine, avec apparition par-ci par-là de rochers de granulite à travers le granite formant sous-sol. Exemple : le lion de Roccapina.

L'arrêt à Sartène, le 4 octobre au soir, permit d'échanger des vues intéressantes sur les excursions précédentes. La première est que la partie sud de la Corse a échappé au charriage des schistes lustrés. La deuxième est que la région des golfes de Portuvecchiu et de Figari, ne dépassant guère 100 mètres d'altitude, a été modelée par une érosion miocène ou pliocène d'après M. L. Bertrand, plus tardive d'après M. Maury. Le littoral de cette région a oscillé pendant le quaternaire et un mouvement négatif a permis à la mer d'envahir les deux dépressions du golfe de Portuvecchiu et de Figari. D'après M. Lutaud, il y a eu un ennoyage récent des vallées. Le goulet de Bonifacio constitue un excellent exemplaire de vallée calcaire peu ancienne envahie par la mer.

Le 5 octobre, la délégation de savants rendit visite au gisement de diorite orbiculaire, sur le flanc du Campulacciu près de Sainte-Lucie de Tallanu. On sait que cette roche, unique en Europe, renferme des cristaux d'anorthite et d'amphibole disposés en cercles concentriques.

Le 6 octobre, elle accomplit surtout un voyage touristique d'Ajaccio à Calacuccia par Cargèse, Piana et Evisa. Le promontoire rougeâtre du mont Senninu, formé de poudingues permien, apparaît à l'horizon avant de s'engager dans la vallée du Portu qui aboutit à un rivage soulevé et qui est étroitement entaillée dans un granite à riébeckite. C'est un bel exemple de vallée surimposée. Plus haut on trouve des traces de niveaux anciens et même d'action glaciaire; les moraines sont nettement visibles après la fontaine de Frascajola.

Le 7 octobre, excursion de Calacuccia à Corte et traversée de la Scala de Santa Regina avec ses granites à *taffoni*. Les géologues observèrent à 1 kilomètre de Castirla les cargneules plaquées contre les granites et supportant les schistes verts; à côté du pont même sont des schistes charbonneux. La mission se détourna de sa route pour voir les calcaires laminés et recristallisés de Castiglione



qui semblent triasiques et qu'un des membres compara à ceux du massif du Saint-Gothard. Entre le col d'Arbitru et Popolasca, elle examina un terrain secondaire en place et des quartzites, identiques aux mêmes roches du Briançonnais, ainsi que, à l'est de la pointe Licciola, des brèches calcaires à nummulites du lutétien. A Corte, la mission releva l'existence de calcaires rubanés imperméables, associés à des brèches ; elle les retrouva sur les routes du lac de Ninu, du col d'Ominanda et à la Croce de Setto-gna sur le chemin d'Aïti. Le délégué suisse les compara à ceux de la nappe de l'Ubaye et les data du trias. Leur formation serait due à une recristallisation accompagnée de laminage, et il n'y aurait eu aucun métamorphisme régional. Les calcaires reposent sur des roches vertes schisteuses comprises dans ce que M. Maury a appelé des roches brunes. Elles appartiendraient au paléozoïque. Au milieu de ces schistes figure une lame de calcaires cristallins qui équivaldraient au marbre de Corte exploité dans la vallée de la Restonica.

Le même jour, à l'hôtel de Corte, les savants se réunirent pour discuter sur ces deux points : la place de la série de Corte dans l'édifice tectonique de la Corse et la position des écaillés en bordure de la Corse cristalline. Pour la première question, M. Bertrand évoque une certaine similitude avec les séries primaires des Pyrénées (silurien, dévonien, dinantien), mais M. Moret songe plutôt aux couches triasico-liasiques de la Vanoise et se demande si cette zone est bien constituée par l'autochtone écaillé et si on ne pourrait pas la comparer à la zone alpine briançonnaise. Quant à M. Lutaud, et M. Maury est du même avis, il croit que la nappe des schistes lustrés, agissant comme un rabot, a arraché des écaillés à la couverture cristalline (Cima Pedani, Saint-Florent, Macinaggiu) et les a incorporées à elle jusqu'à ce que l'érosion les ait de nouveau remis au jour. Ailleurs l'autochtone a partagé en deux

l'affleurement de la nappe des schistes lustrés, où le gneiss apparaît en fenêtre. (Cf. chaîne du Tenda).

Le 8 octobre, la caravane se dirigea sur San Colombanu dont elle voulait percer le mystère. Elle traversa un ruban de calcaire triasique, examina l'affleurement du permien (verrucano) à la hauteur du pont du chemin de fer au-dessus du Golu, les schistes lustrés reposant sur le granite près de Francardo, les poudingues miocènes établis sur les schistes lustrés dans la tranchée du chemin de fer, la pénétration des schistes lustrés entre la protogine qui domine à l'ouest la dépression de Novella et le granite de Tenda, et avec le vaste massif du gabbro dans la Navaccia, on atteint la nappe du col de San Colombanu. M. Maury fait constater au kilomètre 59 un gisement de radiolarites associées aux calcaires à *Calpionella* qui sont là « comme de l'ail dans un gigot ». On les aurait déjà trouvées dans la zone du Briançonnais. Le rocher de San Colombanu suscite une savante discussion et, après son examen, M. Jodot le rattacherait à la nappe IV de Maury et Termier, car la nappe V n'existerait pas. M. Lutaud conteste l'origine austro-alpine de ces terrains. M. Bertrand rappelle que M. Maury a admis que cette nappe (série ophiolithique) pourrait provenir de la région externe des schistes lustrés et que son origine serait beaucoup moins à l'est qu'on ne le croit. M. Maury signale un banc de grès dits de Palasca, recouvrant les radiolarites du jurassique supérieur, qui sont bien visibles sur la crête nord de la Cima all' Alturaja et forment l'équivalent des grès d'Annot ; il signale également des poudingues à galets cristallins qui seraient du lutétien inférieur et différents par leur ciment de ceux de Venacu.

Cette discussion reprit à l'Hôtel de l'Île Rousse. Quel est l'âge du calcaire de San Colombanu ? Pour M. Moret, l'ensemble constituerait un grand synclinal de nappes couché à l'horizontale vers l'ouest : à la base, il y aurait une nappe homologue à la nappe du flysch (grès de Pa-

lasca) et au-dessus toute la nappe de San Colombanu de M. Maury sur laquelle aurait cheminé la nappe des schistes lustrés. Il n'est pas nécessaire donc d'invoquer une origine austro-alpine. M. Lutaud pense qu'il faut simplifier la tectonique de la région. M. Termier et Maury avaient fait passer les nappes 4 et 5 sur les schistes lustrés, mais au contraire la nappe 4 passerait sous les schistes lustrés qui reposeraient sur des masses de flysch. M. Moret appuie l'opinion de M. Lutaud et déclare qu'il a bien remarqué, dans la région de San Colombanu, des terrains rappelant ceux du Briançonnais et de la bordure externe des schistes lustrés. La zone française du flysch serait ici représentée par la zone des grès et des schistes de Palasca; elle formerait un synclinal de nappes couché à l'horizontale vers l'ouest et dans lequel sont logés les terrains de San Colombanu, nappes plus internes, mais issues du bord externe de la zone du Piémont. Toutes ces unités ont cheminé sous les schistes lustrés et ont été refoulées à l'ouest sur le nummulitique autochtone de Palasca. M. Blumenthal conclut en signalant la tendance générale à réduire la portée des nappes partout et en Corse particulièrement où elles ne formeraient plus que des zones peu étendues, à peine larges de 20 à 30 kilomètres, allongées le long du bord interne des massifs hercyniens.

Cette excursion a donc conduit à un résultat : celui de la simplification dans l'étude de la tectonique de la Corse alpine. Il a été obtenu grâce à une admirable préparation par M. Maury à qui tous ont rendu un hommage mérité car il est l'homme qui connaît le mieux la géologie de notre île et dont les travaux font autorité.

A. AMBROSI-R.



# La Corse département riche !

Je suis certain que mes compatriotes, du moins pour la plupart, n'ont pas lu le dernier rapport du directeur départemental de l'Enregistrement, du domaine et du timbre. Ils y auraient trouvé matière à réflexion. Il dénote en effet une réelle incompréhension de la Corse et de ses habitants. Que ce haut fonctionnaire reproduise les doléances de son prédécesseur en ce qui concerne la fiscalité dans l'île, qu'il se plaigne des avantages que les arrêtés Miot ont valu à notre département au sujet des mutations (article 3 de l'arrêté du 21 prairial an IX), cela n'est pas surprenant, de la part d'un agent du fisc, qui rêve d'augmenter les revenus de l'Etat. Qu'il ait demandé l'assimilation de la Corse avec des départements tels que les Bouches-du-Rhône, la Seine-et-Oise, le Nord, sans se soucier de la situation économique qui, par comparaison, n'est guère meilleure que celle de la Corse de l'an IX, passe encore, bien qu'il y ait quelque naïveté à supplier notre Conseil général de réclamer lui-même cette assimilation et quelque insolence à le menacer des foudres parlementaires, s'il ne s'exécute pas.

\* Mais qu'il se serve du produit de la taxe sur le chiffre d'affaires pour estimer que la situation économique est bonne, c'est un argument inadmissible dans la discussion. Le produit de cette taxe dont les commerçants se plaignent avec raison, parce qu'elle est injuste et qu'elle contribue à la vie chère, ne prouve pas la richesse. Avec le système d'impôts que nous subissons, peut-on affirmer que plus on paie d'impôts plus on est riche ? Constater que les placements d'argent, autrefois abondants, sont devenus presque nuls, que le produit de l'abonnement au timbre des actions et obligations ou de la taxe sur la cession de ces titres accuse une moins-value considérable, que l'impôt sur le revenu des dividendes de sociétés a fléchi d'une façon impressionnante (preuve évidente que l'exploitation des entreprises a subi un arrêt presque complet), puis affirmer que l'équilibre des affaires insulaires est soutenu, constitue une contradiction flagrante. N'est-ce pas au contraire attester que la vie économique de l'île est dans le marasme ?

Tous ceux qui la connaissent un peu seront de cet avis. Les cris de détresse de nos élus, les doléances de nos pay-

sans dont les cédrats, les vins, les châtaignes, le liège, les huiles, etc..., ne trouvent plus d'acheteurs, pourraient ouvrir les yeux de M. le Directeur s'il n'était avant tout et exclusivement un représentant du fisc. Aussi annonce-t-il que l'extrême bienveillance dont ont joui jusqu'ici les contribuables dans l'examen de leurs déclarations de mutation, de chiffre d'affaires ou d'autres opérations fiscales ne durera pas. « Il importe que les infractions (et le fisc aura tôt fait de vous prouver que vous êtes dans votre tort) soient surveillées avec vigilance et sanctionnées dans un esprit de justice et d'égalité fiscale avec moins de modération ». Il faut que la Corse rapporte à tout prix. Il faut que le Conseil général tire du département des revenus plus abondants, car M. le Directeur désire la construction d'un bel immeuble qui s'appellerait l'Hôtel des finances et dans lequel seraient logés confortablement les services et leurs chefs, lui-même et ses subordonnés.

Quant à la pauvreté de la Corse, c'est une légende. « Le chiffre des rentrées d'impôts n'a pas diminué ; la crise qui sévit partout lui est presque totalement étrangère ». L'affirmation est curieuse. Elle permettrait de croire que M. le Directeur n'a jamais quitté Ajaccio, n'a pas consulté ses receveurs, n'a aucune relation avec les insulaires. Cela n'est guère possible. Devrait-on douter de son intelligence ? Gardons-nous en bien. Un tel fonctionnaire ne peut pas avoir atteint le sommet de sa carrière sans en avoir donné des preuves multiples. Alors ? Eh bien il explique lui-même son erreur, qu'il voudrait faire partager par son ministre : « Le présent rapport ne peut s'égarer dans des considérations d'ordre psychologique ; il doit se maintenir sur un plan purement objectif et les résultats fiscaux démontrent que dans son ensemble cette économie n'est pas éprouvée et c'est la seule chose qui puisse intéresser ! ! »

Si le gouvernement ne devait s'en tenir qu'à de semblables rapports, nous serions bien à plaindre. Heureusement, nos parlementaires ont de l'éloquence, de l'intelligence et du patriotisme.





## BIBLIOGRAPHIE

**Napoléon à bord du « Northumberland »** (1). — Nous avions, dans un volume de la collection dite des « **Témoins de l'Épopée** », eu déjà les impressions, traduites de leur anglais original, de deux témoins de ce tragique voyage, de l'île d'Aix aux côtes d'Albion, le capitaine de vaisseau Maitland et l'aspirant de marine G. Home. Il ne s'agissait encore que d'un souverain à peine déchu et tous n'étaient pour lui qu'attentions et déférences. Mais, du « Bellérophon » au « Northumberland », la scène a changé et il faut savoir gré à M. Henry Borjane de nous donner maintenant, en un nouveau volume, les impressions de divers témoins des premiers mois de cette captivité maritime de Napoléon telle que l'ont décrite le secrétaire de l'amiral Cockburn, J.-R. Glover, dans son *Journal de bord*, le capitaine de vaisseau Ross dans ses lettres et le chirurgien du navire anglais, le docteur Warden. Non qu'il faille prendre au pied de la lettre ces divers témoignages ; il importe, naturellement, de ne les accepter que « *cum grano salis* ». Les événements étaient, dans l'esprit des Britanniques, trop récents, qui avaient abattu le « fléau de l'Europe », pour que leur jugement ne se ressentit pas des contingences de l'heure. Mais il n'y a pas lieu de croire que ces garants aient sciemment dénaturé les faits matériels qu'ils rapportent et l'on sait, aussi bien, par O' Meara, dans sa « Voix de Sainte-Hélène », que Napoléon tenait en particulière estime le principal d'entre eux, le capitaine de vaisseau Charles Bayne Hodgson Ross, capitaine de pavillon de l'amiral Sir George Cockburn sur le « Northumberland ».

Le cas de Napoléon est d'un intérêt humain considérable par sa valeur de contraste. Quelle fut l'attitude du grand déchu en face de son nouveau destin ? On sait que le Cabinet Castlereagh n'eut ni fin ni cesse qu'il ne se fût débarrassé de l'encombrant prisonnier. On pressa tellement son départ, à Plymouth, que c'est démuní de tout que l'Empereur partit pour l'exil. Le « Times » d'octobre 1815 s'est fait l'écho des plaintes d'un contribuable anglais réclamant contre le « luxe » et la « splendeur » où vivait le « monstre abhorré ». Or Napoléon se trouvait dépourvu même du strict nécessaire au moment où étaient proférées de telles récriminations, n'ayant pas même de linge pour en changer. Cockburn avait hissé son pavillon le 2 août sur le navire, ce fut le 3 qu'il appareilla et dès le 5 le « Northumberland » mouillait au large de Torbay avec consigne de se tenir prêt à recevoir Buonaparte et sa suite dès le lendemain. On avait tout juste acheté, sur le désir de Mme Bertrand, quelques bagatelles, en particulier quelques jeux de cartes et d'échecs !

---

(1) In-12 de 255 pages avec 10 gravures, un fac-similé et une carte hors-texte. 1936, Plon, Paris.

(2) On peut en avoir l'idée par la lecture de la page 247 où l'erreur du jugement britannique est très nette.

En revanche, le fugitif emportait une splendide vaisselle plate et le service de porcelaine le plus magnifique, le plus coûteux peut-être que l'on eût jamais fabriqué, une petite bibliothèque portative, un approvisionnement restreint de vêtements et quelque 4.000 napoléons, dont on ne lui laissa que 200, le reste ayant été versé au Trésor britannique. Des milliers de curieux entouraient le navire quand, le 7 août 1815, Napoléon arriva et, vers midi, monta avec lord Keith sur le « Bellérophon », précédé par Bertrand, qui l'avait annoncé à bord. Son aspect n'était pas positivement séduisant, à cette fâcheuse époque. Et il ne faudrait pas se fier aux portraits qu'on en a. L'homme d'activité avait disparu sous l'envahissement de la matière adipeuse. Il était gros, à peu près ce qu'on dénomme en anglais un « pot à tabac ». La jambe, bien faite, était un peu trop lourde et la démarche, qui pouvait sembler affectée, tenait le milieu entre le balancement et l'arrogance, conséquence, sans nul doute, de ce qu'il n'avait pas le pied marin, ou n'était point accoutumé au mouvement du navire. Le teint était franchement jaune, les yeux d'un gris clair et la chevelure rare et grasseuse. Ross lui trouva l'air « d'un bonhomme bien désagréable », avec « une tête de curé ».

Il ne formula aucune objection à la visite de ses effets, mais, en revanche, protesta avec véhémence contre l'envoi à Sainte-Hélène. Assez galamment, il avait présenté ses compliments à l'amiral et aussitôt après, exprimé le désir de faire la connaissance du commandant. « Il m'a posé — écrit Ross — quelques questions banales ; par exemple, il m'a demandé où je suis né, depuis combien de temps je naviguais... D'ailleurs, j'imagine qu'il ne se souciait guère de mes réponses. » Il portait une redingote vert foncé avec épaulettes d'or, gilet blanc, culotte blanche, bas de soie, souliers à boucles et garda constamment cette tenue, sur laquelle se détachaient deux ou trois Ordres, dont la Légion d'Honneur, très grande.

On le voyait rarement avant 3 heures de l'après-midi, où il faisait son apparition sur le pont et engageait avec le premier personnage rencontré une conversation dont il faisait, d'ailleurs, tous les frais. Nul, de ceux de sa suite, ne demeurait couvert en sa présence, l'appelant « Sire », ou « Votre Majesté », tandis que les Anglais le traitaient comme un officier général, l'ayant accueilli, à son arrivée, avec le salut prescrit pour les généraux, la garde qu'on appelle à bord pour un capitaine de vaisseau et les trois roulements de tambour d'ordonnance. Il était officiellement pour eux le « Général Buonaparte » et rien de plus. Le dîner se faisait vers 4 heures. Napoléon, conformément aux habitudes françaises, se levait aussitôt après qu'il avait mangé et passait sur le pont, en compagnie de Bertrand et de Las Cases. Vers 7 heures, tous se retrouvaient dans l'appartement de l'arrière pour une partie de cartes générale, plus rarement pour les échecs ou le whist. A dix heures « Boney » saluait et se retirait pour la nuit.

Les jours se suivaient, d'une monotonie désespérante. Napoléon ne causait à personne le moindre ennui. Il apparaissait communicatif et aimait à poser des questions. Ross trouvait

ses manières « contraires à la distinction » et sa voix « rude et déplaisante ». Cependant, en débarquant à Sainte-Hélène, il lui manifesta une bonne grâce dont il avoue ne pas l'avoir cru capable et lui exprima ses remerciements pour les attentions qu'il lui avait témoignées. Nous ne dirons rien du séjour dans l'île. Ce sont choses connues et il serait fastidieux d'y revenir.

Camille PITOLLET.

**Marie Walewska.** — Bien des lecteurs naïfs ont, l'automne dernier, versé des larmes, en trouvant, par tranches, chaque soir, dans une de nos plus populaires feuilles parisiennes, le récit des amours de Napoléon avec Marie Walewska. L'auteur de ce **thriller** aurait eu avantage à se documenter un peu mieux sur son sujet. Mais les artisans de l'histoire romancée ne s'embarrassent pas de tels scrupules. J'y songeais en feuilletant le récent volume du comte d'Ornano : **Life and Loves of Marie Walewska** (à Londres, chez Hutchinson, 10s. 6d.). Le comte est l'arrière petit-fils de Marie, par le mariage de celle-ci avec le général — plus tard maréchal comte d'Ornano, personnage militaire bien connu de la Cour de Napoléon III. Cette union ne dura d'ailleurs que 15 mois, la mort l'ayant tranchée en décembre 1817. L'arrière petit-fils de la romantique Polonaise a arrangé la vie de celle-ci à une autre sauce, évidemment, que le collaborateur de **Paris-Soir**. Il disposait d'une quantité considérable de manuscrits et en a tiré un profit avantageux. Est-ce sur certains de ceux-ci — qu'il dit être écrits de la propre main de Marie Walewska — qu'il a basé les longues conversations avec Napoléon — et avec d'autres — qui sont rapportées dans son volume ? Nous voulons l'admettre, car nul autre n'était là, si elles ont eu lieu, pour les surprendre. Nous craignons, cependant, que le texte n'en ait été légèrement revu et augmenté. Mais il serait difficile de jamais faire mieux sur Marie, l'auteur connaissant sa matière à fond et possédant, en particulier, l'histoire de la Pologne en ces temps lointains mieux qu'aucun autre, en Europe Occidentale. La figure de cette femme patriote revit, dans ces pages, admirablement. Ses amours avec Napoléon sont traitées d'autre sorte que dans les feuilletons du journal ci-dessus mentionné, cela va de soi et expliquées comme une humiliante corvée, d'abord, puis, quand la passion se mit de la partie, comme les plus belles heures de l'existence de cette curieuse héroïne. Inutile de dire que les illustrations — y compris les portraits et les photographies du château de Walewice — laissent loin derrière elles la fantastique image de **Paris-Soir**. — C. P.

**Bernadotte et la chute de Napoléon.** — Dans une précédente note, ici même — n° de septembre-octobre 1935, p. 295 —, je regrettais que la commune ignorance où l'on était, chez nous, du suédois, empêchât les historiens de Bernadotte de se documenter aux sources mêmes de son histoire. L'auteur de **Bernadotte and the Fall of Napoleon** (London, Milford et Cambridge, Mass., **Harvard University Press**), M. Franklin D. Scott, n'est pas dans ce cas et sa connaissance du scandinave lui a permis de fouiller les archives de Stockholm et de Copenhague et

d'y découvrir des documents jusqu'ici inconnus. Comme, aussi, de tirer profit de divers ouvrages, parus tant en Suède qu'en Danemark, peu connus, ou totalement inconnus. Son livre, pondéré, bien bâti, devra être lu de quiconque veut connaître la vérité sur Bernadotte en tant qu'agent de la chute de Napoléon. Bernadotte n'était pas pour rien un de ces Béarnais — **lou Bearnès, fier e courtès** — dont le point d'honneur est si chatouilleux. Les blesser équivalait à une catastrophe. « **Gardez-vous de Bernadotte** — avait dit Napoléon dans son message à Ney —, **car il est fin. Pour les autres canailles** — dans lesquelles étaient compris Schwarzenberg et Blücher ! — **je m'en f... !** ». Si Napoléon avait su le prendre à temps — son plus ardent désir étant d'arracher la Norvège au Danemark —, il est probable que l'alliance suédoise eût été maintenue. Mais le César en voulait trop à cet ex-ami, qui — les **Mémoires de Caulaincourt**, récemment publiés, en font foi — eut du moins la chance de voir Napoléon ne pas prendre avantage du démembrement de son allié. Le détail des opérations en Allemagne est reconstruit parfaitement par M. Scott, qui établit que le plan de campagne de Trachenberg, qui amena la ruine de Napoléon, fut bien l'œuvre de Bernadotte, dont le rôle fut franchement odieux. Ce Machiavel béarnais méritait d'être cloué au pilori de l'histoire. — C. P.

**Serait-ce le vrai mot de l'énigme de Waterloo ?** — Une lettre du général anglais Sir Henry Shrapnel, récemment passée en vente publique, jette un curieux jour sur la défaite de Napoléon à Waterloo. Elle est datée du 3 juillet 1815, soit trois semaines après la bataille et l'inventeur de l'obus à balles qui porte son nom s'y exprime en termes qui méritent de passer à l'Histoire. Il dit poursuivre ses expériences et avoir récemment reçu commande de 52.000 de ces projectiles par la Compagnie des Indes, ce qui, ajoute-t-il, va décider du sort des batailles :

*« They will turn the scale and determine the fate of any battle, as was recently the case at Waterloo, where nothing else, I hear, was fired but my shells and there is no doubt on earth that we must have lost the victory without them, from the uncertainty and weakness of round shot... »*

Mettons cela en français :

« Ils feront pencher la balance et décider du sort de quelque bataille que ce soit, comme ce fut récemment le cas de Waterloo, où, selon que je l'apprends, aucun autre projectile n'a été tiré que mes obus et il n'y a pas possibilité de douter que nous dussions, sans eux, perdre la bataille, étant données l'incertitude et la faiblesse du boulet plein ».

Dans la suite de cette curieuse missive, Sir Henry Shrapnel, après avoir mentionné l'existence, aux docks de Plymouth, de 600 de ses obus de marine — qui sont aptes, ajoute-t-il, à doubler la force des garnisons de l'Inde — indique les effets comparés de ces obus et des boulets ronds... Curieuse missive, on le voit et qu'il importait de sauver de l'oubli. — C. P.



**Quelques aperçus concernant la dépopulation dans l'anti-  
quité.** — Tel est le titre d'un savant article paru cette année  
même dans le tome CLXXVII de la Revue historique. M. Adol-  
phe Landry, qui en est l'auteur, s'est spécialisé dans ces études  
démographiques, comme il fallait s'y attendre de la part du  
Vice-Président de l'Alliance Nationale pour l'accroissement de  
la population française. Elles permettent de mieux comprendre  
l'histoire grecque et l'histoire romaine et aussi de deviner ce  
qui pourrait se produire en Europe du fait de la dépopulation,  
les mêmes faits engendrant les mêmes conséquences. Il serait  
difficile de faire une analyse, même succincte, d'une pareille  
étude, comportant 33 pages, de format in-8°, et ce n'est pas  
ici l'endroit, puisque la Revue est uniquement consacrée à la  
Corse. Toutefois la Corse étant elle-même menacée par une  
diminution progressive des naissances et par une dépopula-  
tion prochaine, il y aurait intérêt et profit pour nos compa-  
triotes à connaître les observations de M. Landry. Comme il  
l'énonce judicieusement « c'est la dépopulation qui entraîne  
l'appauvrissement » (p. 18), ce qui revient à affirmer qu'une  
crise économique n'est la plupart du temps que le résultat  
d'une crise démographique. Ce sujet mériterait un tel dévelop-  
pement que nous bornons là nos remarques et renvoyons à  
l'étude documentée et scientifique de M. Landry, dont la con-  
clusion est en somme la suivante : La procréation, c'est la  
richesse et la puissance » (1).

**Fachoda. Mission Marchand.** — Combien de Corses ont lu ce  
livre de leur illustre compatriote, le médecin-général Emily,  
membre de la mission Marchand ? Ce récit de l'une des plus  
belles épopées de notre histoire coloniale est à la fois une leçon  
d'énergie et un roman d'aventures vécu. Certaines de ses pages  
sont émouvantes, comme la page 156 où est racontée l'entrevue  
du sirdar Kitchener et du capitaine Marchand : « Je suis plus  
fort que vous », vient de dire l'Anglais et le Français répond :  
« Je respecterai ma consigne ; mes compagnons et moi, si vous  
attaquez, nous ferons tuer jusqu'au dernier ». Le général Emily  
a su éviter l'écueil que la glorieuse entreprise risquait de placer  
sur sa route : la grandiloquence. Admironons cette sobriété de  
style à l'un des moments les plus pathétiques de cette histoire.  
La mission vient de recevoir (4 décembre 1898), après de lon-  
gues journées d'attente et d'angoisses, l'ordre gouvernemental  
d'abandonner le poste que depuis six mois elle défend contre  
les noirs, les Derviches et les Anglais : « Nouvelles. Non seu-

---

(1) L'auteur a été bien inspiré de citer ce passage de l'his-  
torien Polybe : « La Grèce entière (il s'agit de la Grèce antique)  
souffre d'un arrêt de procréation et d'une disette d'hommes  
telle que les villes sont dépeuplées. C'est que les gens d'au-  
jourd'hui, aimant le faste, l'argent et la paresse par dessus le  
marché, ne veulent plus se marier ou, s'ils sont mariés, élever  
une famille. C'est tout au plus s'ils consentent à avoir un ou  
deux enfants afin de les laisser riches et de les nourrir dans  
le luxe ». Ne croirait-on pas que cette phrase a été écrite pour  
les Français du xx<sup>e</sup> siècle ?



lement nous évacuons Fachoda sans condition, mais encore notre malheureux pays est en ce moment secoué, divisé par la crise la plus douloureuse qui se puisse imaginer. Que de tristesses en un seul jour ! ! » C'est tout, mais on devine le reste. Le récit de la traversée de l'Abyssinie pour gagner Djibouti (car Marchand n'a pas voulu regagner la France en traversant une terre britannique) présente un vif intérêt, après les événements qui viennent de s'accomplir. Comme l'auteur a raison de finir par cette phrase : « Nos noirs saluent l'apparition de la mer par les cris de Ngou Kouta et nous pensons aux Dix mille de Xénophon saluant du même cri les rivages du Pont Euxin : *thalassa, talassa* ». L'épopée française ne mérite-t-elle pas de figurer dans l'histoire sur le même plan que l'épopée hellénique ? Et le Corse Emily qui conta la première de survivre dans notre mémoire autant que Xénophon qui conta l'autre ? Ceux qui voudraient à l'heure présente trouver quelques heures de réconfort, feront bien de lire le « Journal de la mission Marchand (1) ».

**Histoire militaire des Corses.** — La Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse a fait paraître un nouveau fascicule, n° 518-521, de 227 pages, in-8°, qui est consacré à la publication du troisième volume de l'Histoire militaire des Corses au service de la France. Les deux premiers volumes avaient paru en 1900. L'auteur, le capitaine X. Poli, est mort en 1923, victime de la guerre de 1914, mais son manuscrit, dispersé par les Allemands qui occupèrent sa demeure, a été reconstitué, puis transmis à son frère le docteur Poli qui l'a confié à la société savante de Bastia. Ce troisième est l'histoire du régiment des tirailleurs ou chasseurs corses de 1803 à 1812, créé par Bonaparte, qui connaissait bien la valeur militaire de ses compatriotes (décret du 8 juillet 1802). L'ouvrage indique comment la levée fut faite, quels furent les cadres, à quelles opérations de guerre officiers et soldats assistèrent, et quelles nombreuses garnisons ils eurent. Ils constituèrent le 3<sup>e</sup> bataillon de la 3<sup>e</sup> demi-brigade légère ancienne qui devint la 8<sup>e</sup> demi-légère nouvelle. Plus tard les Corses furent incorporés dans le 14<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère sous les ordres de Casabianca. Trois chapitres de cette documentation précieuse ont été publiés dans cette Revue sous le titre de : Les Cousins de l'Empereur. Tous nos compatriotes liront avec orgueil le récit conforme à l'histoire et sans apprêts de l'héroïsme de nos ancêtres sur les champs de bataille de l'Empire, depuis Austerlitz jusqu'à la Moskowa et parcourront avec émotion la liste des Corses morts et blessés au service de la France et de l'Empereur de 1803 à 1815, qui termine le volume.

**U Laricciu.** — Cette revue régionaliste corse et inter-provin-

---

(1) Nous avons déjà informé nos lecteurs que le général Emily préside le comité de souscription pour l'érection d'un monument à Marchand et à ses compagnons. Nos compatriotes pourront envoyer leur obole à notre éminent compatriote, 12, rue Pérignon, Paris (VII<sup>e</sup>).

cial, trimestrielle, vient de paraître sous la direction du poète Charles Giovoni et avec la collaboration effective du professeur Cornu, l'auteur de cet hymne admiratif qu'est : **La Corse splendide et l'âme cyrénéenne**, dont nous avons fait l'an dernier le compte rendu élogieux. Nous souhaitons longue vie à notre confrère qui réunit dans un bon régionalisme toutes les provinces méditerranéennes : Corse, Languedoc et Provence (1).

**Editions musicales.** — Viennent de paraître trois nouveaux morceaux de musique (2) avec paroles en dialecte corse par M. Carulu Giovoni, accompagnement de guitare par M. Fr. Agostini et accompagnement de piano par M. A. Lambroschini. Ce sont :

**U tintu merlu ;**

**A canzona di li fiori ;**

**A l'amatu luntanu** (au bien aimé absent).

---

## Revue de la Presse

---

**Orsu Alamanu.** — Ce personnage, que quelques historiens considèrent comme légendaire autant pour le récit de sa mort que pour celui de l'épidémie propagée par son corps en putréfaction, a probablement existé. Ce devait être un de ces mercenaires allemands qui parcouraient déjà l'Europe au XIII<sup>e</sup> siècle et qui débarqua en Corse où il s'établit aux environs de Figari et Sotta, sur l'ancienne plage de Fretu. Dans un petit massif voisin, on retrouve le nom de son château Montalti et une enceinte murée. La plaine qui est à son pied fut jadis peuplée ; on y voit encore une dizaine d'églises en ruines. Il y eut sans doute là une colonie romaine si l'on s'en rapporte aux nombreuses monnaies qui y ont été trouvées et un fort peuplement de Maures. Aux environs, plusieurs grottes ont révélé des ossements humains qui seraient ceux des victimes de l'épidémie répandue par le corps de l'aventurier germanique (P. B. avril).

**L'odyssée des Salis-Grisons.** — Ce bataillon de 300 Suisses au service du Roi de France en Corse, qui était demeuré à Corte, fut invité par Paoli à quitter cette ville et à gagner Sartène. Il comptait le faire désarmer en route. Cent-dix hommes, commandés par Siméon de Buochberg, se dirigèrent donc vers le sud (19 avril 1793). Le lieutenant Colonna Cesari, fils de l'ancien député, essaya d'abord de les gagner à la cause de Paoli qui venait de rompre avec la Convention, puis abandonna le détachement. Au pont de Vivario celui-ci rencontra une troupe

---

(1) Abonnement 5 francs par an, 157, avenue de la Capelette, Marseille.

(2) Chaque morceau : prix 2 francs, aux éditions du Laricciu, 157, avenue de la Capelette, à Marseille.

de paysans avec Mario Peraldi le riche d'Ajaccio et le capitaine Ugo Peretti de Levie, du Régiment Provincial Corse, qui annonça la rupture entre la Corse et la France. A Vivario, un conflit avec les habitants qui voulaient s'emparer des armes était sur le point d'éclater, quand le curé Pantalacci l'apaisa en invoquant les lois de l'hospitalité. A Ghisoni, même incident, mais Buochberg, qui a épousé Marie-Thérèse Arrighi de Corte y trouve un parent et tout s'arrange pour le mieux. Les Suisses repartent pour Zicavu et Olmetu, gibecières et gourdes pleines, sont accueillis cordialement dans cette seconde localité, cependant divisée en deux clans adverses, mais à Sollacarò, le 21 mai, ils subissent une agression des habitants qui cherchent à les désarmer. Le flair et l'habileté du capitaine Buochberg réussissent à sauver le détachement. Il arrive à Sartène. Là son chef reçoit du général Casabianca, qui a pris le commandement de la 17<sup>e</sup> Division, l'ordre de se rendre à Ajaccio. Dans cette ville, Colonna de Leca, qui commande à la garnison de la citadelle et qui vient de se déclarer pour Paoli, refuse d'héberger les Suisses. Buochberg les installe en ville. A peine se croient-ils tranquilles qu'un ordre les envoie à Vicu, ou du moins cinquante-deux d'entre eux. Une centaine de paysans les accompagnent. Arrivés à destination, ils trouvent un accueil sympathique de la part d'un citoyen francophile qui les loge et les nourrit. Mais le podestat reçoit de Paoli l'ordre formel de les désarmer et de les renvoyer à Corte. Buochberg doit se résoudre à subir la loi du plus fort, mais pour éviter l'internement à Corte, il travestit une partie de ses soldats en éclopés, évite aussi la route pénible de Soccia, puis celle du Tavignanu qui l'auraient conduit à Corte, emprunte la voie de Francardo et peut ainsi arriver à Bastia où il est accueilli avec ses hommes par son colonel qui le félicite d'avoir parcouru ainsi des centaines de kilomètres en pays hostile, sans avoir perdu un soldat. (P. B., 2 et 8 avril, 6 et 11 mai).

**La monnaie corse.** — Pommereul accuse Paoli d'avoir falsifié la monnaie nationale, appelée les **vintine** et réalisé ainsi sur 800.000 pièces un bénéfice de 100.000 ducats. Il est possible que le général ait réduit des deux tiers la valeur de cette monnaie, circulant à l'intérieur, pour payer les dettes contractées à l'extérieur. Quant aux fausses pièces, elles ne furent pas son œuvre, mais celles de faussaires continentaux (Français et Italiens) qui les répandaient dans l'île pour ruiner la confiance des habitants dans la monnaie nationale (Cf. Rossi, XI, 2). La Monnaie corse frappa cinq sortes de pièces : trois en cuivre qui valaient 1, 2, 4 sous ; deux en argent qui valaient 10 et 20 sous. Elles portaient la tête de Maure avec bandeau relevé sur le front, surmontée par une couronne royale, de l'autre l'indication de la valeur avec le millésime de la frappe. Pour se procurer la matière première, Paoli demanda aux couvents de fournir des objets précieux, parmi lesquels il reçut l'admirable tabernacle en argent de Tominu (Cf. Consulte de 1763). Les ecclésiastiques et les Franciscains furent généreux par patriotisme. D'après Pommereul, la Monnaie de Muratu, puis de Corte, dirigée par Barbaggi, neveu par alliance de Paoli, frappa 800.000 **vintine**.

**La première traversée en avion du continent en Corse.** — Un article de Jean Ambrosi dans le *Petit Marseillais* du 7 avril suggère une nouvelle hypothèse au sujet de la disparition de ce malheureux aviateur Bague qui, le premier, tenta la traversée France-Corse et se perdit, corps et biens, dans le canal de Livourne, croit-on. D'après notre confrère, Bague aurait bien effectué la traversée, le 7 juin 1911, mais il serait venu s'écraser contre la montagne entre Ascu, Popolascu et Santa Regina, et les flammes l'auraient consumé ainsi que son appareil. M. Ambrosi s'appuie sur les déclarations d'un berger qui, le 7 juin à onze heures du matin, aurait assisté à la chute et en serait devenu fou.

**Sébastien Costa.** — Cet honnête homme, jurisconsulte éminent, fidèle et désintéressé, fut en quelque sorte le bras droit de Théodore ; il grandit et mourut pour ainsi dire avec lui. Marié à une Bacciochi d'Ajaccio, après d'excellentes études juridiques, il s'installa comme notaire à Livourne où sa maison fut le rendez-vous des conspirateurs et des exilés. En 1735, il rentre en Corse avec ses amis, assiste à la consulte de Corte où Paoli et Giafferi sont élus chefs de la révolte, rédige la nouvelle constitution du pays, soulève la côte orientale et apprend que, comme membre du nouveau gouvernement et secrétaire d'Etat, sa tête est mise à prix pour 200 doublons et que les assassins le guettent. Il repasse en Italie. A ce moment commence l'aventure de Théodore, à qui Costa s'attache avec un dévouement presque ingénu, servant son maître de toutes les manières. Il est secrétaire d'Etat, grand chancelier, juriste, orateur, diplomate. Les Génois dévastent sa magnifique propriété de Sorba, près d'Ajaccio, sans ébranler sa fidélité. Il accompagne presque seul à Solenzara le Roi qui va sur le continent chercher des secours. Le voilà pour la troisième fois revenu à Livourne, mais épuisé et ruiné. Il y meurt oublié. Sa veuve obtiendra, en 1739, par l'intermédiaire de Maillebois, le droit de rentrer à Ajaccio et la restitution de ses biens par les Génois. Costa a laissé des mémoires qui sont les Annales du règne, dans lesquelles beaucoup d'historiens ont puisé. (**P. B.**, 9 et 10 avril).

**Les écumeurs du littoral.** — Sous ce titre, M. J.-B. Quilichini a entrepris de raconter, dans le **P. M.** des 11, 14, 25, 26 avril, les maux infinis causés à la Corse par les incursions des pirates barbaresques. Après avoir signalé les ravages des Sarrasins aux IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles et les interventions carolingiennes dans notre île, puis mis en doute la légende d'Ugo Colonna, après avoir stigmatisé les désordres causés dans l'île par les seigneurs et caporaux, il en vient aux débarquements si fréquents des Turcs ou des Barbaresques, favorisés par la nonchalance ou l'indifférence des gouverneurs génois. Le Cap Corse les vit installés à demeure sur la marine d'Ersa, d'où ils allaient piller les communes voisines. Un Corse du nom de Zaccagnino essaya courageusement de leur tenir tête ; couvert de blessures, il fut fait prisonnier, puis libéré contre rançon. Les Turcs s'étaient vengés de la résistance corse en incendiant une vingtaine de maisons. Une nouvelle attaque eut lieu contre Borgu, au sud de Bastia. Les gens de la Casinca accoururent



au secours de leurs compatriotes, mais attaquèrent sans ordre et furent vaincus ; les prisonniers se rachetèrent. Encouragés, les Turcs recommencèrent leur tentative contre Vescovatu qui se défendit bien. Les assaillants furent repoussés et se vengèrent par l'incendie des demeures isolées. Mais on n'en finirait pas si l'on devait conter les ravages de ceux que M. Quilichini (1) a raison d'appeler « les écumeurs du littoral ».

**Prete Settembrinu.** — C'est le surnom d'un prêtre appelé Agostini qui, en compagnie de son neveu, eut une rixe avec des Marseillais avinés, venus en Corse comme soldats, et en tua deux. Les meurtriers furent assiégés dans la demeure de leur cousine Minicola, mais ils réussirent à se sauver dans les montagnes du Niolu. (P. B., 12 avril).

**Un amour de Napoléon.** — Après le 9 thermidor, Bonaparte fut arrêté comme ami des deux Robespierre qu'on venait de guillotiner. Le général Dumberbion, commandant en chef l'armée d'Italie, signa lui-même l'ordre d'arrestation. Le prisonnier fut détenu à Nice, chez le comte Laurenti, dont la fille plut au jeune officier. Il demanda sa main. Elle lui fut refusée en raison surtout de la menace qui pesait sur lui. Plus tard Bonaparte n'y pensa plus et Joséphine devait vite faire oublier la douce Emilie. (P. B., 16 avril).

**Le château de Motti.** — En consultant le plan cadastral (section A, 4<sup>e</sup> feuille), M. Franceschi, maire de Luri, a découvert que les terrains situés au-dessous de la tour de Sénèque (à 80 m. au-dessous) portent le nom de Motti. Là s'élevait autrefois un château des Negroni, qui était à 500 m. d'altitude, sur un emplacement difficile à atteindre et dans une position qui permettait de voir les deux mers ou de faire des signaux aux tours du littoral. Ce château fut plus tard remplacé par le couvent actuel. M. Franceschi est donc convaincu que la célèbre tour des Motti, aujourd'hui disparue, ne doit pas être cherchée ailleurs et M. Fumaroli qui, à plusieurs reprises, s'occupa de ce petit problème historique, s'est rallié à cet avis. (Marseille-Matin, 21 avril).

**Oretesi et Montichi.** — D'après Giovanni de la Grossa, ces noms seraient ceux de deux familles rivales qui, après avoir construit leur tour aux environs d'Ajaccio encore inexistant, se combattirent et se disputèrent la riche plaine du voisinage, dite de Saint-Antoine (**terre manzi**). Mais bientôt Pise, puis Gênes intervinrent et le domaine contesté fut bien d'Etat. Les Montichi, dont la tour ruinée forme aujourd'hui un lieudit, furent refoulés et se réfugièrent dans le hameau du Pozzu di u

---

(1) Nos lecteurs connaissent le nom de cet auteur dont le roman vécu paraît ici même depuis le n° 97. A la faveur de son récit, il fait un tableau des mœurs paysannes au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et conte de nombreux épisodes de l'histoire corse. Le héros du roman est un bandit d'honneur qui poursuit implacablement une vendetta jugée nécessaire et cette mentalité des bandits du XIX<sup>e</sup> siècle est tout de même moins antipathique que celle des criminels du XX<sup>e</sup>.



Bergu. Quant aux Loretesi, ils trouvèrent asile à Alata où leur nom se transforma en celui de Torresi (**Loretési di a torre**). Les deux tours ne servirent par la suite qu'à surveiller les incursions sarrasines. (**P. B.**, 1<sup>er</sup> mai).

**Boswell** était-il un émissaire anglais, se demande un rédacteur du **P. B.** le 3 mai ? Ce journaliste étranger, quelque peu écrivain, vint, en 1767, jusqu'à Sollacarò, rendre visite à P. Paoli. A l'étranger comme en Corse, on le crut envoyé officiellement par l'Angleterre, désireuse de préparer une occupation de l'île. Il est possible que Paoli l'ait d'abord considéré comme tel ; mais il se rendit vite compte que son visiteur n'avait aucune mission officielle. Il le traita alors comme un hôte, discourut avec lui de tout, même de l'Angleterre et ne s'engagea, vis-à-vis d'elle, en aucune façon, puisque à ce moment on ne connaissait guère les vrais desseins de la France et qu'aucune rupture avec le gouvernement de Louis XV ne s'était produite.

**Le bandit Gallochio.** — De son vrai nom Joseph Antomarchi, ce bandit remplit au XIX<sup>e</sup> siècle la Corse du bruit de ses exploits, puis se sauva en Grèce, luttâ contre les Turcs, devint une sorte de commandant et revint chez lui pour venger l'assassinat de son frère. Il dénonça à la justice ceux qu'il croyait être les meurtriers, en tua un et demanda la condamnation de l'autre qui fut acquitté. Il se préparait à le pourchasser après avoir reconstitué son ancienne bande, lorsqu'il fut à son tour assassiné par le fils de l'une de ses trente-six victimes. (**P. B.**, 7 mai).

**Le général Yousouf.** — Était-il Corse, comme on l'a prétendu, ce héros de la conquête algérienne, simple engagé volontaire, arrivé grâce à son courage légendaire au grade de général de division ? A cette question, un rédacteur du **P. B.** répond le 9 mai par l'affirmative. Il se serait appelé Joseph Valentini, serait né à l'île d'Elbe d'un grenadier corse au service de Napoléon, aurait été capturé par les Barbaresques et emmené tout jeune à Tunis. Il y aurait reçu une bonne instruction et serait devenu un remarquable polyglotte. Le général du Barail, qui l'a connu, le fait naître en 1814.

**Les origines de la Corse.** — Mascoriante résume pour le **P. M.** une fort curieuse étude de M. Maitrot de la Motte Capron, parue dans le Bulletin de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du nord. D'après cet auteur, les Corses ne sont pas des Arabes, comme on l'a prétendu et comme le dit une légende de Cozzanu. Les Arabes sont venus souvent en Corse, avant et après l'islamisme, surtout après le VIII<sup>e</sup> siècle et ils s'y sont installés solidement. Ils auraient brûlé la ville d'Aleria, mais fondé Ajaccio et seraient restés dans l'île jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. De là résultent de nombreux points de ressemblance entre Corses et Arabes musulmans dans leurs monuments, dans la toponymie, dans les vêtements, dans les cérémonies des fiançailles et du mariage, dans celles des funérailles, dans le goût pour les chevaux et les armes, dans les superstitions et croyances magiques, dans certains gestes, dans quelques cou-

tumes, dans les contes, dans les lois de l'hospitalité, dans l'attitude des hommes envers les femmes, dans la transhumance, dans l'écobuage, etc., etc. Le type corse ressemble souvent au type berbère. Mais tout cela n'est que le résultat d'une vie commune pendant plusieurs siècles. En réalité, les Corses et les Berbères sont les descendants, mélangés à d'autres races, des Atlantes qu'un effondrement tectonique accompagné d'un gigantesque raz de marée aurait chassés de leur patrie, située à l'ouest du Maroc et qui se seraient réfugiés sur les terres de l'est. Ainsi arriva en Corse un Cirnos atlante qui précéda une étrusque Corsica, de même origine, venue d'abord en Italie. Les deux rameaux d'une race pure et disparue à la suite du grand déluge dont parle la Bible se rencontrèrent donc en Corse. Ces descendants des Atlantes sont dolichocéphales, de même capacité crânienne, de même indice céphalique ; leur noblesse remonte au moins à onze mille ans, si l'on s'en tient au récit de Platon, dans le *Timée*. (P. M., 9, 16, 25 mai).

**Napoléon, roi de Corse.** — Pourquoi l'Empereur déchu préféra-t-il l'île d'Elbe à l'île de Corse ? Pourquoi lors de la deuxième abdication ne songea-t-il pas à se retirer dans son pays natal où il aurait été à l'abri des vengeances étrangères. En tout cas, après la première, il aurait pu choisir ce qu'il aurait voulu. Son humeur du moment le poussa vers l'île d'Elbe qui était française depuis vingt ans déjà, sans doute parce qu'elle était très proche du continent et que, dès ce moment, il songeait à un retour prochain. Il eut été plus difficile de partir de Corse où ses compatriotes l'auraient peut-être retenu. (P. B., 10 mai).

**Conspiration de Cipriani à Sainte-Hélène.** — Le *Temps* publie le roman d'un écrivain allemand relatif à un projet d'évasion de Napoléon, auquel auraient été mêlés la petite anglaise Betsy Balcombe qui avait pour l'Empereur une vive sympathie et Cipriani un des serviteurs de ce dernier, né probablement à Guagnu, dévoué au parti Bonaparte dans l'île, puis à Napoléon, jusqu'au crime inclus. Ce Cipriani était un de ces républicains sans-culottes, jacobins sous Robespierre, restés, malgré l'Empire, fidèles à leurs premières convictions. Il entra corps et âme dans le complot qui consistait à utiliser un bateau autrichien, monté par des marins vénitiens et ancré dans la rade de Sainte-Hélène. Napoléon se serait fait transporter dans l'Amérique du Nord, où son frère Joseph l'attendait, à moins qu'il ne fût allé rejoindre Bolivar qui lui aurait cédé le commandement des colons espagnols révoltés contre la métropole. Mais l'Empereur refusa de quitter l'île de son calvaire et préféra la mort du martyr à celle du bourgeois retraité aux Etats-Unis. (P. B., 13 mai).

**La lutte contre le paludisme.** — D'un long rapport publié dans le *Petit Marseillais* des 11 et 15 mai par les docteurs Coulon et Sautel sur le service anti-paludique en Corse, nous extrayons ces quelques renseignements. Tout d'abord le service est rudimentaire ; il entretient difficilement treize dispensaires sur la côte orientale avec deux agents sanitaires et une infirmière. La quinine elle-même est rationnée. C'est à la générosité

de la maison Rhône-Poullenc que le service doit la quinacrine et la rhodoquinine qu'il utilise. Le dévouement de tous lui permet de subsister, mais chaque année on peut se demander s'il ne disparaîtra pas, faute de crédits. Ce n'est pas avec 300.000 frs qu'on peut songer à détruire le paludisme sur 150 kilomètres de côte. Or une recrudescence de l'infection a été constatée depuis 1934, à cause des pluies plus fréquentes qui ont entretenu les gîtes larvaires, à cause de la dispersion des impaludés qui avaient travaillé au chemin de fer de Ghisonaccia, à cause de la sensibilité extrême de la main d'œuvre étrangère et surtout italienne au paludisme, à cause de l'insuffisance des crédits qui a paralysé la lutte anti-larvaire et le réempoissonnement en **gambusia**. Depuis 1931, date de la création du service, le nombre des dispensaires a augmenté. En quatre ans 16.534 examens du sang ont été faits. Mais en 1934, la recrudescence du paludisme aurait dû amener une lutte plus énergique. Cela n'a pas été possible faute de crédits. Puisque l'étranger est plus facilement contaminable, l'employeur doit le protéger efficacement et l'obliger à venir au dispensaire tous les mois. Il faut même que, dès son arrivée en Corse, il soit examiné et arrêté au port s'il est déjà infecté. Or la lutte anti-larvaire, faute de crédits, est très réduite, parfois même supprimée. Cependant il est indispensable de vérifier si le sang des anciens malades ou des nouveaux contient des gamètes, c'est-à-dire l'élément infectieux de l'anophèle, car c'est lui le responsable de la transmission de la maladie. On doit surveiller spécialement les chantiers pour éviter la diffusion. En 1934, le nombre des consultants est passé de 2655 à 4739. Le nombre des porteurs d'hématozoaires est monté parmi eux de 128 à 269 (soit le double). Il y a donc une poussée épidémique, surtout le long de la Gravona, autour d'Ajaccio et à Bonifacio. En revanche, il n'y a presque pas eu de malades dans le sud de l'île (3 sur 1.200 consultants) alors que cette région était fortement atteinte jadis. Les infections par **falciparum** (élément de la fièvre tierce maligne) sont plus fréquentes, même mortelles. Notons aussi qu'on rencontre la maladie jusqu'à 8 et 900 mètres d'altitude. Le traitement essentiel est la quinine, associée à la quinacrine et complémentirement à la rhodoquinine (3 à 4 centigrammes par semaine) pendant la saison de vie des anophèles. Il est toutefois dommage que les maigres crédits dont dispose le service antipaludique ne permettent pas d'intensifier la lutte antilarvaire ou d'augmenter le nombre de ses employés.

**Le général Bacciochi.** — Un de nos érudits correspondants nous communique, pour compléter les articles du général Colonna de Giovellina (N<sup>os</sup> 97 et 98), les renseignements suivants. La mère du général, beau-père de l'Empereur, s'appelait Maria Flaminia Benielli. Elle était née à Ajaccio le 24 décembre 1729 et s'était mariée le 11 juin 1735 avec François Bacciochi. Cette famille Benielli était d'ailleurs étroitement apparentée aux Bacciochi. Une tante de Maria Flaminia, Ignazzia Benielli, fille du noble Paul François Benielli, Ancien de la ville d'Ajaccio en 1673, épousa, le 7 mai 1720, Jean-André Bacciochi. Un autre Benielli, qualifié « noble et magnifique », Xavier Benielli, lieutenant dans un régiment de la Sérénissime Répu-

blique, avait déjà épousé, le 19 juin 1718, Lavinia Bacciochi. Cette famille Benielli était une des plus anciennes et des plus distinguées familles de la ville.

---

## NOUVELLES en quelques lignes

**Démographie de la Corse.** — Nous commençons à connaître les détails du recensement de 1936 en ce qui concerne la Corse. Nous avons appris par exemple que Ajaccio est passé de **25.917** à **37.146** et que Bastia a franchi le cinquantième mille. Cet accroissement trop rapide de nos deux cités implique certainement une dépopulation trop rapide de nos campagnes, car l'excédent de notre natalité sur la mortalité n'a pas cessé d'être faible et de diminuer. Une nouvelle preuve nous en est fournie par le bulletin de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française qui vient de publier la statistique démographique pour l'année 1935. Elle nous a révélé un véritable désastre, puisqu'il y a eu seulement **638.881** naissances en France pour **658.357** morts soit **19.476** de plus. Or, en Allemagne l'excédent des naissances a été de **469.000** et en Italie de **401.000**.

Pour la Corse, l'excédent a été de **234** unités. Voici les chiffres :

**1.339** mariages,  
**3.550** naissances,  
**3.316** morts.

Il est vrai que certaines personnes se consolent en pensant que 60 départements français ont eu plus de cercueils que de berceaux. Ce facile contentement leur cachera le terrible danger qui menace l'indépendance française.

**Démographie de Bastia.** — Le service d'hygiène de la ville a communiqué la statistique de 1935 : Décès, masculins 253 ; féminins 209 ; morts-nés 38 ; total 500. — Naissances : masculins 163, féminins 249 ; total : 412. — Mariages : 168 ; divorces : 13. Deux remarques s'imposent : la plus grande mortalité de l'élément masculin et sa plus faible natalité ; en second lieu, l'excédent de la mortalité générale sur la natalité.

**Population.** — Voici quelques chiffres relatifs au dernier recensement : Sollacaro, 1.056 ; Aullène, 2.105 ; Evisa, 820 (au lieu de 831 en 1931).

**Etat culturel de la Corse.** — D'après M. Carlotti, directeur des services agricoles, sur les 856.189 hectares de notre île, 57 pour 100 sont cultivables. La répartition se fait ainsi : 175.383 hectares de forêts ; 13.689 hectares de terres labourables ; 250.000 hectares de prairies naturelles ; 6.216 hectares de vignes ; 3.100 hectares de jardins ; 42.500 hectares de vergers et cultures ; 5.127 hectares d'étangs. Actuellement les terres labourables se répartissent ainsi : 8.320 hectares de céréales, 2.130



hectares de tubercules, 311 hectares de légumes de plein champ, 1.356 hectares de luzerne, 105 hectares de tabac, 1.150 hectares de prairies artificielles, 40 de fourrages annuels.

**Pour l'ouverture du chemin 17.** — Les habitants du canton de Pietra di Verde réclament l'achèvement du chemin qui par le col d'Ercarota conduit à Novale et de là à Pietra et à Alistro. Ils attendent les travaux depuis soixante-dix ans. Un unique tronçon de 2.500 m. reste à construire, réunissant Novale à Pietra par le col de Portellu, à 807 m. d'altitude. L'examen d'une carte atteste l'intérêt d'une pareille jonction. Une bonne et complète viabilité et la Corse est sauvée de la décadence.

**La route Napoléon.** — M. Léon Mariaud, ancien professeur de dessin au lycée de Marseille, a dessiné à la plume 45 planches représentant quelques-uns des aspects de la route suivie par l'Empereur, depuis le golfe Jouan jusqu'à Grenoble et fixé sur trois cents aquarelles les points les plus importants où la petite colonne s'arrêta. Quel musée recueillera une si belle collection, évocatrice de l'événement le plus étonnant des temps modernes, qu'un écrivain a symbolisé dans cette phrase : l'aigle vola de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.

**La visite des bagages en douane.** — Après une attente de près de trois ans, le ministre des Finances a cédé ; il a autorisé la visite dans les ports de l'île des bagages des voyageurs corses. La Maison corse de Marseille a triomphé : c'est au départ que la douane visitera les bagages. Il n'y aura plus à Marseille, à l'arrivée, cette visite horripilante, parce que lente et désordonnée, des bagages apportés par les voyageurs.

**Le Comité consultatif des services maritimes.** — Au congrès récent des syndicats d'initiative, l'Essi d'Ajaccio a demandé qu'un plus grand nombre de Corses figure dans le Comité consultatif des services maritimes postaux de la Corse. Ce serait justice, car sur 29 membres qui le constituent actuellement, 19 sont des continentaux, 7 sont des Corses du continent et 3 seulement sont des habitants de l'île. Or, les services maritimes postaux ont été créés pour les Corses plus que pour les continentaux. Il serait logique et juste que les premiers fussent en plus grand nombre dans le Comité.

**Quai d'Ajaccio.** — L'administration des Ponts-et-Chaussées a été autorisée à mettre en adjudication les travaux de construction d'un nouveau quai à Ajaccio. Il aura 180 m. de long. La Chambre de commerce y contribuera pour 400.000 frs et l'Etat pour une somme dix fois supérieure.

**Le Sampiero Corso,** nouveau paquebot de la Compagnie Fraissinet, a effectué un premier service sur la ligne Marseille-Bastia-Nice, au début de juin. On se rappelle que le navire, lancé le 10 novembre 1935, a 105 m. de long., 14 m. de largeur et sa vitesse est de 15 nœuds. Les cabines de première sont à une et deux places, celles de seconde à deux et quatre places et celles de troisième à quatre et six places.

**Notre balance commerciale.** — Pour 1935, les exportations ont été de 52.060.000 frs et de 25.925 tonnes, dont 40.334.000 frs pour



la France et 17.846 tonnes. Les importations ont été de 219.598.000 frs et de 196.711 tonnes, dont 179 millions de France et 138.635 tonnes. Il y a eu diminution de nos exportations sur le fromage, les cédrats, le bois, le liège, l'extrait de châtaignier. Aux importations, les quantités les plus importantes furent celles du blé (9.500 tonnes et 15 millions de francs), du café (925 tonnes), du tabac (175 tonnes), des cigares et cigarettes (218 tonnes), du vin ordinaire (3.084 tonnes), des matériaux de construction (13.186 t.) et de houille (15.180 t.)

Pendant les années précédentes, le déficit commercial qui n'a pas cessé de croître, était de :

31.889	tonnes	valant	88	millions	en 1930
68.172	—	—	115	—	en 1931
142.061	—	—	174	—	en 1932
121.858	—	—	180	—	en 1933
169.156	—	—	200	—	en 1934

**Le Fiumorbu.** — Cette pittoresque région, dont l'espoir de prospérité vient de s'envoler avec la faillite de la Fortef, a établi son cahier de revendications dont voici les articles essentiels : mise en culture du domaine de Migliacciaru, création de chantiers routiers pour l'utilisation des chômeurs, adduction d'eau potable, assainissement de la plaine d'Alzitana, électrification des communes, téléphone à Solaru, village de 1.000 habitants. Demandes raisonnables et réalisables, mais...

**Désenclavement.** — Signalons le vote par le Conseil général de sommes importantes pour rattacher de malheureux hameaux et même communes, toujours isolés, à notre réseau routier : Castineta, Pianellu, Lozzi, Rutali, Erone, Rusiu, Aghione, Velone-Ornetu, Perelli, Sparagagiu (Farinole), Volgheracciu (Felce), Querciolu (Bocognanu), Calasima et Pietra Zitamboli (Albertacce), Campodonicu (Piedicroce), Revinda (Marignana), Ferlaja (Monte), Scanafaghia (Rezza), Casanova (Pratu), Figaniella (Ste-Marie), Rosse (Ghisoni), Gualdaricciu (San Gavinu), Parapaggiu (Arbori), Bonicardi (Tarranu). Quelles lacunes dans notre viabilité !

**Le quai de la Corse.** — Une municipalité parisienne avait eu, il y a quelques années, l'intelligence de donner à une partie des quais de la Seine le nom de quai de la Corse. Les Italiens avaient déjà mentionné notre petite patrie à Gênes et à Rome. La plupart des grandes villes de France ont aussi leur nom dans la capitale. Il s'est trouvé un Conseiller municipal de celle-ci pour proposer de débaptiser le quai de la Corse, pour le dénommer sans doute, quai Tartempion. Ses raisons sont purement politiques. La Corse a eu le tort d'élire un député qui s'appelle Chiappe. En 1871, un autre homme politique avait, dans un moment de mauvaise humeur contre Napoléon III, demandé l'abandon de la Corse par la France. Comme il y a 65 ans, nos compatriotes ont protesté et à leur tête s'est placée l'Union générale des Corses, suivie par l'**Echo de la Corse**. Il n'y a pas de doute que les passions politiques pourraient se développer sur un autre terrain que celui de l'Union nationale. Nous ne pouvons que plaindre le personnage officiel capable

d'enfanter une proposition aussi saugrenue. Nous sommes convaincu que celle-ci n'aura aucune suite, mais s'il devait en être autrement, nous affirmons à l'avance que les milliers de compatriotes établis à Paris se rassembleraient pour envahir le quai de la Corse et empêcher que la plaque indicatrice soit enlevée, car avant d'être royalistes, opportunistes, socialistes ou communistes ils sont avant tout Corses et comme tels sensibles à l'injure.

**Le général corse Graziani.** — Nous relevons dans **Marseille-Matin** ce passage : « le général Graziani, né à Bastia et ancien élève du lycée de cette ville, joua pendant la grande guerre un rôle de premier plan. Il commanda en chef les divisions françaises sur le front italien en 1918 et contribua à arrêter l'offensive foudroyante des austro-allemands qui avaient rompu le front italien. Or, cette illustration de notre cité a bien une plaque fixée sur un mur du lycée et inaugurée récemment par le général Weygand, mais c'est tout. C'est peu. Est-ce qu'une rue de Bastia ne devrait pas porter son nom ? Les rues sans baptême ne manquent pourtant pas dans notre ville ».

**Contre les incendies.** — Le moment est venu de s'en occuper, puisque l'été est la saison propice aux incendiaires. Le maire de Roglianu, M. Chiarisolo, vient de s'en occuper dans la **Gazette du Lundi** ; M. Paoletti, dont la Revue : **L'ami de l'arbre** est populaire, l'a imité. Après avoir montré le danger de la dévastation forestière, danger bien connu de nos lecteurs, il a préconisé les remèdes suivants : recommander aux instituteurs de faire des conférences à leurs élèves sur ce sujet (nous l'avons déjà dit et sans doute nos maîtres de l'enseignement primaire ne négligent pas cette recommandation), distribuer des prix aux enfants qui rédigeaient les meilleurs compositions sur le rôle de la forêt, inviter la presse à faire campagne contre le fléau, réunir tous les maires dans une conférence qui coordonnerait leurs efforts, punir impitoyablement et sans intervention politique les propagateurs du fléau, accroître la surveillance de la forêt, enfin reboiser, reboiser, reboiser.

**Une pêche monstrueuse.** — On a récemment pêché au large d'Algaiola un poisson de 5 mètres de longueur, de 20 centimètres de grosseur et dont le poids dépassait 18 kilogs. Ce monstre devait être un descendant dégénéré du fameux serpent de mer.

**Classement historique.** — L'ancienne batterie du cap Saint-François, à Calvi, a été classée parmi les monuments de caractère historique et par suite placée sous la protection des services du ministère.

**ELECTIONS LEGISLATIVES D'AVRIL-MAI 1936.** — En voici les résultats :

**Arrondissement d'Ajaccio :** Electeurs inscrits, 26.472 ; suffrages exprimés, 16.586. — Jean Chiappe, 7.857 voix, élu ; Adolphe Landry, 7.630 ; Giordani, 115 ; Giorgi, 84. M. de Carbuccia ne se représentait pas.

**Arrondissement de Bastia :** Electeurs inscrits, 21.215 ; suffrages exprimés, 11.656. — C. Campinchi, 5.838 voix, réélu ; Louis Orega, 5.471 ; Catta, 280 ; Casanova 58 ; Du Pacé, 2.

**Arrondissement de Corte :** Electeurs inscrits, 27.008 ; suffrages exprimés, 13.736. — Pietri, député sortant, 7.581 voix, élu ; Casalta, 4.675 ; Farinole, 736 ; Cancellieri, 603 ; Poggioli, 181.

**Arrondissement de Sartène :** Electeurs inscrits, 14.176 ; suffrages exprimés, 8.159. — Camille de Roccaserra, député sortant, 4.229 voix, élu, avec 149 voix de majorité sur ses six autres concurrents ; venait ensuite Benedetti avec 1.651.

**La Société des Traditions Corses.** — Les membres de la société « **Traditions Corses** » se sont réunis, le dimanche 29 mars, dans les salons d'un établissement de la place de la Bastille.

M. A.-F. Vincentelli, Président de la Chambre de Commerce française d'Anvers, avait fait connaître ses vifs regrets de ne pouvoir, en raison de son éloignement de Paris et de ses multiples et pressantes obligations, assumer à nouveau la Présidence des « **Traditions Corses** ». Il souhaitait à cette vaillante phalange les heureux résultats que méritaient la sincérité et le désintéressement de ses efforts.

M. Fernand Mattei, de son côté, exposant les mêmes raisons que son ami M. A.-F. Vincentelli, avait manifesté le désir d'être remplacé en qualité de membre du Comité de direction.

L'Assemblée a voté des remerciements respectueux à M. A.-F. Vincentelli, éminent adepte du dialecte corse et des particularités les plus expressives de notre province. Elle a formé le vœu de le revoir, dans un proche avenir, à la Présidence de la Société des « Traditions ».

Les mêmes éloges et les mêmes espoirs ont été transmis à M. Fernand Mattei.

Il a été ensuite procédé à l'examen de diverses candidatures au Comité de Direction. Ont été retenues celles de M. Pandolfi, de M. Paul Colombani et de Mlle Yolande Giacobini.

## NÉCROLOGIE

**JOSEPH CARABIN.** La *Revue de la Corse* a eu le regret de perdre récemment deux de ses collaborateurs, aussi dévoués que précieux. Le premier, Joseph Carabin, pharmacien principal de l'armée et Chevalier de la Légion d'honneur, était né à Calvi le 9 septembre 1859, d'une mère corse et d'un père lorrain. Orphelin de bonne heure, élevé par une tante à Bastia, il fit de brillantes études au lycée où il se montra doué pour les mathématiques, il dut, après avoir préparé l'école polytechnique à Lyon, opter pour la carrière de pharmacien militaire dans laquelle il atteignit le grade de lieutenant-colonel. Après de nombreuses garnisons en France et en Algérie où il se signala

par sa passion pour l'archéologie, et son éclectisme scientifique, il fut appelé à l'hôpital de Bastia, où il s'intéressa aussitôt à toutes les questions corses. Malgré ses trop nombreux déplacements, il était devenu père d'une nombreuse famille dont il fut l'éducateur intelligent. C'est à la Corse qu'il voua une telle affection qu'il demanda à y revenir deux fois et, comme il était un excellent photographe, il constitua une collection de beaux clichés qu'un spécialiste même admirait. Mis à la retraite sur sa demande, à 50 ans, il se retira à Paris, dans l'intérêt de ses enfants et dès lors il se consacra à des travaux variés sur la Corse. Les journaux et les Revues de l'île publièrent désormais les articles les plus variés sur le pays qui lui était cher et dont il avait approfondi l'histoire, la géographie, la géologie, la botanique, etc. Jamais un Directeur ne fit en vain appel à sa compétence. Brave homme et savant modeste, modèle de simplicité, quoique riche de connaissances, sa bonté, son ingéniosité trouvaient toujours à s'exercer envers ses compatriotes. Quoique sa vie eût été à plusieurs reprises endeuillée cruellement, il conservait une humeur égale ; un certain humour bonhomme et un stoïcisme sympathique le faisaient aimer. Il eut la douleur, avant de s'éteindre, de perdre sa compagne de cinquante ans, ce qui, sans aucun doute, contribua à abrégér ses maux. Il mourut au Val de Grâce.

Ses obsèques furent aussi simples que sa vie. Prévenu assez tôt de cette disparition par le général Colonna de Giovellina, le Directeur de la Revue, à la prospérité de laquelle Carabin avait contribué de toutes manières, put assister à la cérémonie funèbre, aux côtés de la nombreuse famille du regretté défunt. Nous lui adressons nos condoléances émues et sincères. La Corse perd en lui un fils affectueux, la littérature insulaire un serviteur passionné, les Corses un ami dévoué jusqu'à l'oubli de soi-même, qui mérite de ne pas être oublié à son tour.

**EDITH SOUTHWELL-COLUCCI.** — Dans les derniers jours de mai a également disparu Mme Colucci, née Southwell, fille de l'ancien consul d'Angleterre à Bastia, où elle était née. Elle avait conservé pour son pays natal un culte qui se traduisait depuis quinze ans par de très nombreuses études sur le folklore et l'archéologie insulaires. L'énumération en serait longue ; quelques-unes de ces études ont paru dans la Revue de la Corse. Plusieurs d'entre elles, (cf. le n° 98 de la Revue de la Corse) constituent de véritables documents historiques et géographiques qui ont été publiés par des périodiques italiens et surtout dans l'*Archivio Storico di Corsica* (Livourne). Cette disparition prématurée crée dans le domaine de notre littérature archéologique une lacune qui sera difficile à combler.

*Le Directeur Gérant,*

A. AMBROSI.



# CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer  
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés  
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° **les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire**, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° **toute situation commerciale, financière et industrielle** (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° **tous les concours administratifs** : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° **les carrières militaires suivantes** : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;  
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

---

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer

**Aux Cours PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1<sup>er</sup>)**

vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,  
le programme et tous renseignements.



ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A.  
ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux  
DE MATIÈRES PREMIÈRES  
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE  
et la BOULANGERIE FINE

SPÉCIALITÉ :  
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

*Codes A. B. C. 5<sup>th</sup> et 6<sup>th</sup> Ed.*

*Cap Corse*  
**'Damiani'**  
VRAIE MARQUE



---

## Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

---

### I. — AU DÉPART DE BASTIA

*Train n° 9.* — Départ 7 h. 20; Arrivée à Portu-Vecchiu, 12 h. 30.

*Train n° 3.* — Départ 8 h. 16; Arrivée à Ajaccio, 15 h. 25.

*Train n° 21.* — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

*Train n° 11.* — Départ 15 h. 10; Arrivée à Portu-Vecchiu, 20 h. 17.

*Train n° 7.* — Départ 16 h. 30; Arrivée à Corte, 19 h. 31.

### II. — AU DÉPART D'AJACCIO

*Train n° 4.* — Départ 7 h. 45; Arrivée à Bastia, 14 h. 56

*Train n° 22.* — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

*Train n° 8.* — Dép. 15 h. 50; Arr. à Corte, 19 h. 50

### III. — AU DÉPART DE CORTE

*Train n° 1.* — Départ 6 h. 28; Arrivée à Ajaccio, 9 h. 59.

*Train n° 2.* — Départ 6 h. 25; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

### IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

*Train n° 10.* — Départ 6 h.; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

*Train n° 12.* — Départ 13 h.; Arrivée à Bastia, 18 h.

*Train n° 20.* — Départ 6 h. 20; Arrivée à Bastia 11 h. 02.

### V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

*Train n° 13.* — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 13 h. 04.

*Train n° 15.* — Départ 14 h. 48; Arrivée à Calvi, 17 h. 33.

*Train n° 15 bis.* — Départ 18 h. 30; Arrivée à Calvi, 21 h. 15 (remplace le train 15 le dimanche).

*Train n° 56.* — Départ 9 h. 33; Arrivée à Bastia, 11 h. 02.

Ce train est mis en marche les lundi, mercredi, jeudi.

*Par autorail,* départs de Bastia à 7 h. 50 et à 15 h. 05; arrivées à Ajaccio à 11 h. 40 (dimanche, lundi, jeudi) et à 18 h. 56 le vendredi.

Départs d'Ajaccio à 7 h. 25 et à 15 h. 25; Arrivées à Bastia à 11 h. 14 les mardi, vendredi, samedi; à 19 h. 15 le dimanche.

### VI. — AU DÉPART DE CALVI

*Train n° 14.* — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 25. (Correspondance avec le 56).

*Train n° 16.* — Départ 14 h. 10; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7)

## Les Horaires d'Eté de la Compagnie Fraissinet

### CONTINENT-CORSE

*Dimanche midi*, Nice-Calvi (dimanche 18 h.);  
*Dimanche midi*, Marseille-Bastia, commerc. (lundi 6 h. 15);  
*Lundi 17 h. 30*, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 6 h. 15);  
*Mardi 12 h.*, Nice-Ile Rousse (mardi 19 h. 15);  
*Mercredi 24 h.*, Livourne-Bastia (jeudi 6 h.);  
*Mercredi 15 h. 45*, Marseille-Bastia (jeudi 6 h. 30);  
*Jeudi 14 h. 30*, Marseille-Ajaccio (vendredi 6 h. 15);  
*Jeudi 21 h.*, Nice-Ajaccio (vendredi 6 h. 30);  
*Vendredi 20 h.*, Toulon-Calvi (samedi 5 h. 15);  
*Samedi 21 h.*, Nice-Bastia (dimanche 6 h.).

### CORSE-CONTINENT

*Dimanche 23 h.*, Ile-Rousse-Nice (lundi 6 h. 15);  
*Lundi 12 h.*, Calvi-Nice (lundi 18 h.);  
*Lundi 16 h. 30*, Bastia-Marseille (mardi 7 h. 15);  
*Mardi 11 h.*, Bastia-Livourne (mardi 17 h.);  
*Mardi 16 h. 30*, Ajaccio-Marseille (mercredi 8 h. 15);  
*Mercredi 20 h.*, Ajaccio-Nice (jeudi 5 h. 30);  
*Mercredi 21 h.*, Calvi-Toulon (jeudi 6 h. 30);  
*Jeudi 12 h.*, Ile-Rousse-Nice (jeudi 18 h. 30);  
*Jeudi 16 h. 30*, Bastia-Marseille, commerc. (vend. 10 h. 45);  
*Vendredi 21 h.*, Bastia-Nice (samedi 6 h.);  
*Samedi 19 h.*, Ajaccio-Marseille (dimanche 7 h. 45).

---

N.B. — Les dates entre parenthèses indiquent les jours et heures d'arrivée.



## **POUR VOYAGER COMMODEMENT**

Prenez un carnet de voyage circulaire à itinéraire facultatif ; vous l'établissez vous-même en faisant 500 kilomètres au minimum. Il peut comporter des solutions de continuité. Sa validité est de 30, 45 ou 60 jours suivant l'importance du parcours. Elle peut être prolongée de moitié moyennant un léger supplément. La réduction augmente avec la distance, elle peut atteindre 30 % en 1<sup>re</sup> classe, 20 en 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe. Moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

## **POUR VOYAGER AGRÉABLEMENT**

Prenez des billets aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et de 100 en autocar. Leur validité de 33 jours peut être prolongée.

Pendant la période des vacances, vous pourrez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours aller et retour d'au moins 600 kilomètres si vous allez dans une station balnéaire et 300 dans une station thermale et climatique. La validité des billets est de 30 jours, qu'on peut prolonger deux fois de 30 jours.

## **PLUS ON EST, MOINS ON PAIE**

Un billet de famille d'aller et retour peut être obtenu, si on est trois au moins et si on effectue un parcours de 300 kilomètres aller-retour. La première personne paie place entière, la deuxième 3/4, la troisième demi place et chacune des suivantes quart de place ; 4 personnes ne paient donc que 2 places et demie.

Plus le parcours est long et plus on est nombreux, moins on paie : pour 6 personnes la réduction supplémentaire est de 25 %. La voiture automobile bénéficie de 75 % de réduction, 393 francs au lieu de 1175 francs pour 1000 kilomètres de parcours.

## **POUR LES VOYAGES EN CORSE**

Des wagons-lits de 3<sup>e</sup> classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1<sup>re</sup> classe, ceux de 3<sup>e</sup> peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3<sup>e</sup> classe est des plus réduits :

Vous ne paierez de Paris à Marseille que 75 francs en plus du billet de 3<sup>e</sup> classe.

---

Pour renseignements complémentaires, demander aux agences du P.L.M.